

rouge et noir

février 1981

118

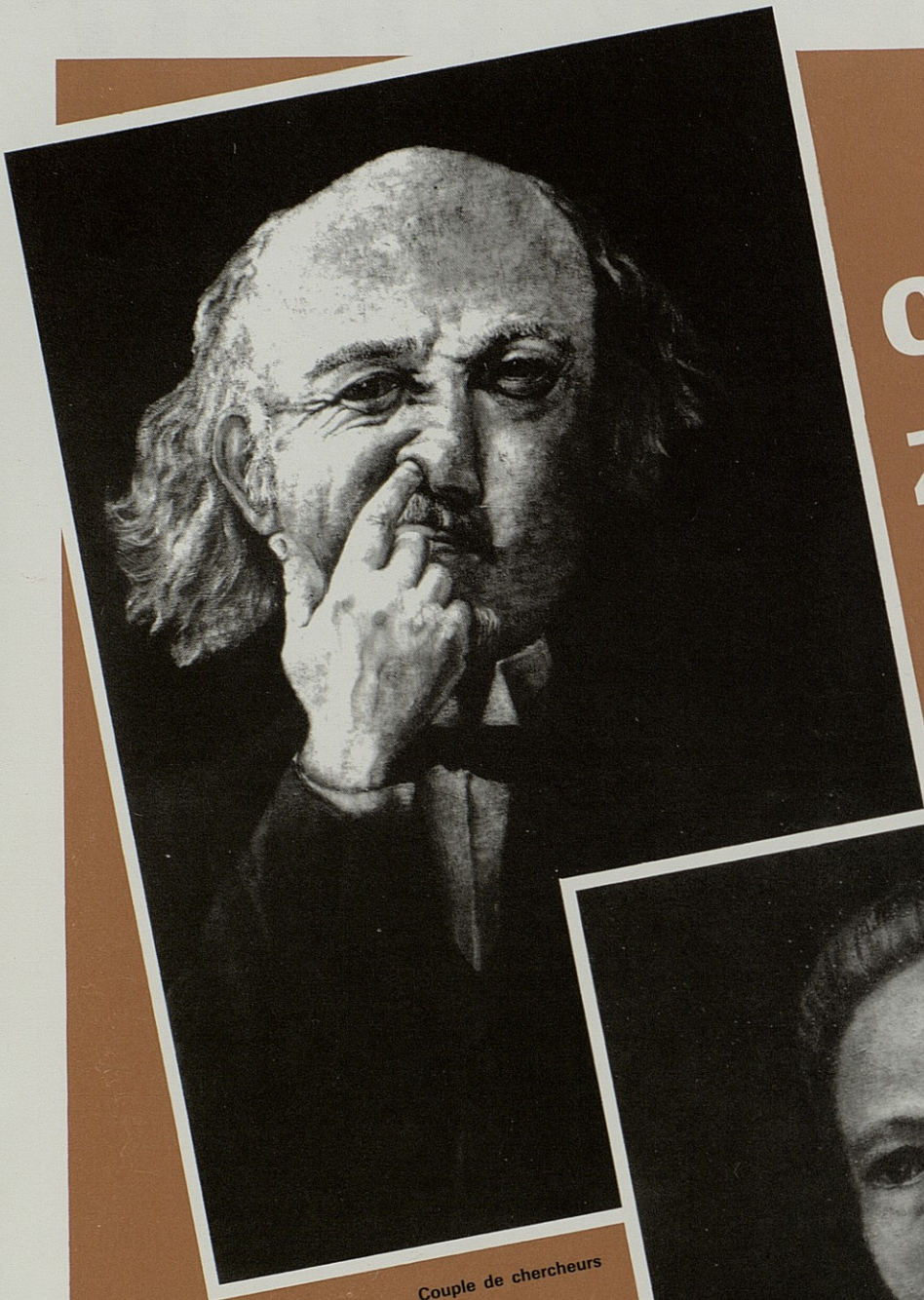
mensuel

prix : 4 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble



UNIVERS YIDDISH

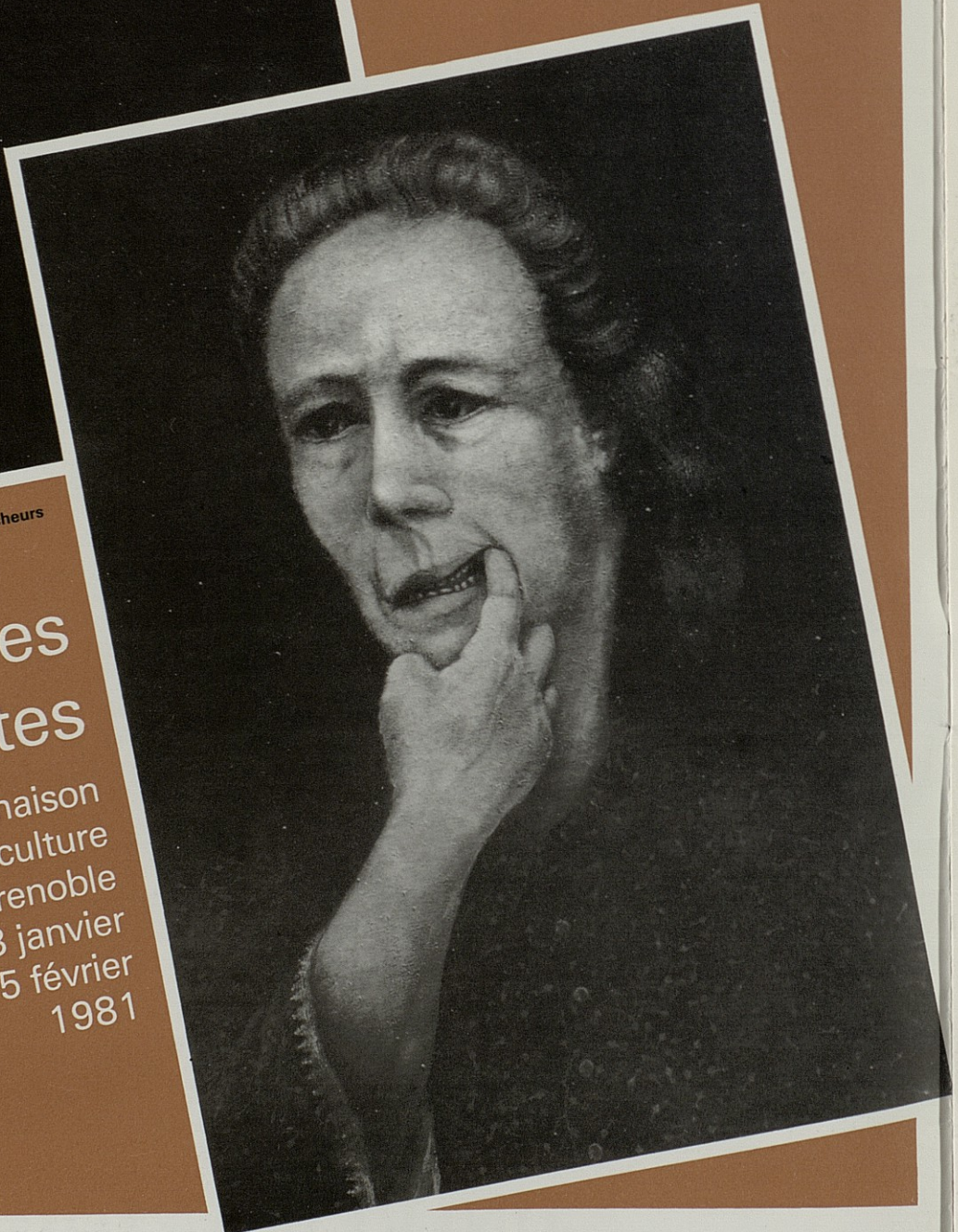


christian zeimert

Couple de chercheurs

fêlures peintes
peintures feintes

• maison
de la culture
grenoble
8 janvier
15 février
1981



é
B
C
p
g

(e
Il
n
p
p
s
d
la
M
r
a

c
d
v
c
p
la
e
m
t

d
s
C
d
s
d
f

M

c
d
c
n
t
d
t
s
l'
e
c

n
d
n
t
n
c
d

c
j
s
t
c
l
v
A
v
r
a

à
c
s
t
c

éditorial

Après un an de direction de la Maison, Bernard Gilman a soumis, le 13 janvier, au Conseil d'Administration un rapport dont la presse s'est faite l'écho. Il en reprend ici les grandes lignes.

– La Maison de la Culture est aujourd'hui (et non demain) irrémédiablement asphyxiée. Il lui faut prendre des mesures radicales – sinon en 1983 le budget dont elle disposera pour ses activités serait réduit de 2/3 par rapport à 1970. Les mesures que j'ai proposées sont sévères et, malheureusement, certaines d'entre elles atteignent le personnel. Il le fallait, sauf à voir "le navire" en entier couler. Mais j'ai la ferme confiance que nous trouverons toutes collaborations pour des solutions acceptables.

– Le deuxième point que j'ai développé concernait la marche de l'entreprise où des dispositions nouvelles, notamment de renouvellement, doivent être envisagées. C'est à cette condition qu'une certaine "ferveur" peut être retrouvée en son sein. La Maison de la Culture connaît l'épuisement naturel d'une entreprise qui demande une disponibilité permanente, une imagination sans cesse sollicitée. Qui pourrait le lui reprocher ?

Enfin, et c'est sur cet aspect que je voudrais insister, il est nécessaire que la Maison se rende compte que le paysage culturel de Grenoble s'est grandement modifié depuis dix ans. Il n'est pas question, ici, d'épuiser le sujet, déjà abordé d'ailleurs par le Conseil d'Administration : je voudrais seulement faire part de quelques réflexions personnelles.

Ne pas seulement gérer

J'ai bien conscience que toute la vie culturelle d'une ville n'est pas contenue ou dépendante des institutions ou des services culturels. Leur rôle est important, mais, dieu merci, la vie est aussi et surtout ailleurs. J'ai tenté de le dire, sans doute maladroitement, dans un éditorial de *Rouge et Noir* (1). Certains m'ont reproché son manque de dimension politique. Je voulais simplement attirer l'attention sur l'écart tragique, à mes yeux, entre la vie de tous les jours et une structure comme la nôtre (2).

C'est pourquoi il me semble qu'une des missions des pouvoirs publics est tout autant d'élargir sans cesse les espaces de liberté en matière culturelle, que de tisser un réseau toujours plus dense de "services publics" notamment de diffusion : ceux-ci n'ayant que des rôles de révélateurs, d'incitation ou d'accompagnement.

Il y a une complicité et une conjonction qui me paraissent inquiétantes entre ce que j'appellerais une main mise – innocente sans doute – des professionnels de l'animation ou de l'action culturelle et une démission des citoyens remettant aux "services publics" le soin de satisfaire tous les aspects de leur vie ; Régis Debray, dans son dernier ouvrage *Le Scribe* fait remarquer que plus les pouvoirs sont forts et prégnants, moins l'imagination des intellectuels et des artistes, mais aussi l'imagination générale, est vive. Il est

(1) *Rouge et Noir*, n° 111, mars 1980.

(2) Je suis convaincu cependant qu'il y a des rapports plus étroits qu'on ne pense entre les institutions et la "vie culturelle" qui circule dans les veines de cette vie quotidienne. Je suis persuadé aussi que les répercussions profondes de l'action d'une institution ne peuvent se lire ni en dix, ni même en vingt ans. Les ondes se retrouvent plus loin encore.

suite page 4 ▶

sommaire

3 Editorial

Bernard Gilman s'explique sur l'avenir de la Maison.

5 Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ?

Cette pièce de Nâzım Hikmet que nous présentons huit fois, en ce début février, donne à Patrick Brunel l'occasion de nous parler du poète turc mort en 1962, de son compatriote Mehmet Ulusoy qui le met, pour la troisième fois, en scène et de la troupe que celui-ci a constitué autour de lui : le Théâtre de Liberté.

Dossier établi par Patrick Brunel.



Photo Cl. Bricage

9 Les activités du mois

Après le Festival du cinéma français de novembre 1980, voici les III^{es} Rencontres Régionales de l'audio-visuel. Pour les mélomanes et les... cinéphiles, à noter 4 films d'opéra pendant les vacances de février. Trois choses retiennent encore l'attention ce mois-ci : *Les 5 jours de jazz à Grenoble*, désormais habituels ; la *Quinzaine yiddish* organisée avec les Juifs de Grenoble et le récital de *Claude Hellfer* consacré à des musiciens d'aujourd'hui.



13 Univers Yiddish

La Quinzaine "Univers Yiddish" fera, nous l'espérons, découvrir une culture originale et attachante, celle des Juifs d'Europe et plus particulièrement d'Europe centrale et orientale. Jacqueline Frank-Poznanski, qui a participé activement à sa préparation, donne un certain nombre de repères historiques qui aident à entrer dans cet univers. Anne Zamire, quant à elle, essaie de dire, en termes émouvants, ce qu'elle sait de son père : Borvine Frenkel.

par Jacqueline Frank-Poznanski.



Photo X

16 Silence, on tourne Alain Massonneau, première

Notre région recèle, comme les autres, beaucoup d'artistes et d'artisans. On connaît le travail de certains ; on ignore celui de beaucoup. Et l'anonymat recouvre souvent les visages et les noms des uns et des autres.

Aujourd'hui un cinéaste qui voudrait bien continuer à travailler ici : Alain Massonneau.

Propos recueillis par Richard Macia.

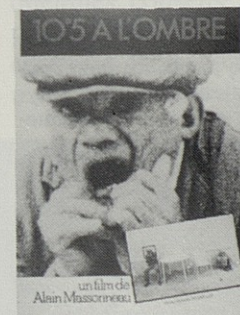


Photo Jo Genève

17 La lecture publique à Grenoble en danger

La suite du dossier sur la lecture publique à Grenoble : les bibliothécaires continuent à tirer la sonnette d'alarme comme leurs collègues des discothèques et du secteur audio-visuel.

Dossier préparé par les Bibliothèques de Grenoble.

rouge et noir

journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication : Bernard Gilman. Rédacteur en chef : Jacques Laemlé. Secrétaire de rédaction : Marie-Françoise Séménou. Secrétariat : Nicole Chevron. Rédaction : Jean-Pierre Bailly, Philippe de Boissy, Patrick Brunel, Jean-François Héron, Yann Pavie, Gérard Rius.

Page de couverture : "Dans les rues de Vilno avant 1939" (Photo X).

Mise en page : Albert Peters. Imprimerie Eymond, Grenoble. Dépôt légal :

1^{er} trimestre 1981. N° 7409. Commission paritaire des publications n° 51-687. Maison de la Culture de Grenoble. B.P. 70-40 - 38020 Grenoble Cedex. Tél. (76) 25.05.45. Tirage 12 000 exemplaires.

Le numéro : 4 F. Abonnement (10 numéros) : 30 F.

bien entendu que la vie culturelle est soutenue par les attentes multiples d'une population, de publics ou de groupes divers jusqu'aux plus modestes et aux plus oubliés – qu'elle est le fait de leurs envies et de leurs pratiques.

Mais cette vie est aussi portée par ce que nous appelons *les artistes et les hommes de culture*. Nous savons que si les propositions de ceux-ci rencontrent souvent nos attentes ou tout au moins révèlent les premiers signes de désirs encore profondément enfouis, tout autant ces propositions se heurtent à de solides habitudes et, du coup, déçoivent et irritent. Je veux faire remarquer par ceci que si les statistiques, les sondages et les enquêtes peuvent aider à éclairer et révéler les attentes d'une population (ce qu'on appelle bien improprement les besoins d'un public) autant les propositions et les productions des artistes sont imprévisibles. C'est l'honneur des collectivités, comme des particuliers de tenter le pari de la création et d'inventer l'avenir.

En ces temps difficiles, il faut préserver à tout prix la création, si nous ne voulons pas nous transformer en un immense conservatoire. En ces années de repliement frileux, il n'est pas étonnant que l'idée du patrimoine – aussi valable fut-elle – rencontre un tel écho : devant un avenir ou même un présent qui font peur, on se réfugie dans le passé.

A quoi est-ce que je veux en venir ? Je crains qu'insensiblement la politique culturelle de Grenoble se réduise à la gestion de services. Il faut, de mon point de vue, maintenir absolument ces deux espaces de liberté – qui ne se recouvrent pas toujours nécessairement : celui de toutes les expressions locales et celui des créations et des productions artistiques.

Deux espaces entre lesquels il faut jeter le maximum de passerelles. Or, s'il y a un lieu où la création devrait trouver un espace de liberté pour naître et croître, c'est bien à la Maison de la Culture : cet espace s'est rétréci comme peau de chagrin et n'existera plus demain. Il nous faut le reconquérir.

Penser la Maison dans la ville.

Il y a un autre danger qui nous menace : à savoir que les diverses équipes culturelles de Grenoble participent au repliement général. Je constate que nous sommes tous sur la défensive, méfiants les uns des autres. Je l'ai déjà dit par ailleurs, Grenoble a le privilège d'avoir des équipes qui dans l'ensemble peuvent dialoguer. Il faudrait donc que nous cherchions ensemble ce que devient notre ville, notre région, nos publics respectifs, nous-mêmes. Chacun tait pudiquement ses difficultés et se paralyse. Il faudrait prendre le temps de la concertation ; qui le refuse n'est pas digne d'occuper un poste de responsabilité. Il faudrait apprendre la complémentarité, se coordonner au niveau de l'information. Il faudrait régulièrement et systématiquement mener des actions communes modestes ou d'envergure. (Je n'ignore pas que cela se fait déjà.) La Maison retrouvera une nouvelle dimension, un autre souffle que si tous les partenaires culturels acceptent de s'interroger non pas par rapport à la Maison de la Culture bien sûr, mais par rapport à une ville, une région, une époque.

Pour favoriser, et j'irai jusqu'à dire exiger, cette réflexion, cette concertation, les pouvoirs publics et notamment la Ville ont un rôle essentiel à jouer. Eux seuls peuvent les conduire. Cela fait partie de leurs missions. Je ne vois, en cela, aucune menace de municipalisation, par exemple. La réflexion amorcée depuis quelques semaines avec tous les partenaires concernés par le cinéma me semble exemplaire. Il faudrait cependant que ceci ne soit pas le seul fait des professionnels. Vieux débat ! Comment associer tous les "bénévoles" à l'analyse et la détermination d'une politique à l'échelon d'une ville, d'un département ? Comment réunir des assises ou des instances autour de projets qui dépassent chacune de nos institutions ? Mais je ne veux pas ici m'aventurer à esquisser ce que pourraient être les transformations du paysage culturel grenoblois des années à venir...

Depuis sa création, d'autres pôles culturels se sont largement développés autour d'elle, sans compter ceux qui existaient auparavant. Mais je suis obligé de constater que ni dans son attitude, ni dans son comportement, la Maison ne semble en tenir compte. Je mets cette rigidité sur le compte, d'une part de ce que j'appellerai sa volonté de "polyvalence", et, d'autre part sur le manque de souplesse d'une structure qui n'a pratiquement subi aucune modification depuis 15 ans.

Il faut regarder lucidement de qu'on appelle polyvalence. En fait, en ce qui nous concerne, c'est la réunion de cinq ou six spécialistes de "disciplines" différentes desquels on attend tout : arrêter une programmation en même temps que mener une action d'animation, sinon de création. En fin de compte, la polyvalence, c'est l'ajustement plus ou moins difficile, plus ou moins heureux, de cinq à six "politiques" différentes au niveau d'un calendrier, avec, au mieux, de temps en temps, des actions dites concertées. C'est la coexistence pacifique de territoires bien délimités. Mon hypothèse est que cette polyvalence, il faut la vivre et la trouver maintenant au niveau de la ville.

Resserrer ses activités.

Il y a dix ans, la Maison se devait de combler des vides, d'ouvrir des voies : ce n'est plus la même situation aujourd'hui. Il faut réduire et resserrer les activités de la Maison, pour trois raisons : la première, c'est tout simplement parce que nous n'avons plus les moyens financiers nécessaires ; la seconde, c'est que nous en faisons trop et que la qualité de la préparation, de l'accueil, de l'information, du suivi, que sais-je encore, en souffre ; la troisième, c'est une sollicitation excessive (et souvent anarchique) d'un public, d'un même public (par ailleurs limité).

La navigation est difficile entre un pluralisme nécessaire et les doubles emplois allant jusqu'au gaspillage !

Je rappelle que bon nombre d'organismes culturels constatent une baisse de fréquentation. Faudrait-il encore le vérifier systématiquement. C'est, en tout cas, l'écho d'une récente réunion des directeurs des Maisons de la Culture. Je ne peux qu'évoquer rapidement quelques raisons en ce qui me concerne :

- économiques. La crise se fait sentir plus durement dans le budget "loisirs" des familles et des particuliers.

- une programmation, peut-être trop austère, en ce qui concerne notre premier trimestre.

- le vieillissement d'une partie de notre public : celui qui a porté la Maison de la Culture à sa création et qu'on retrouve en grand nombre dans l'assemblée de gestion.

- une transformation des sensibilités et des comportements des jeunes générations à laquelle nous ne prêtons pas suffisamment attention (les rapports à l'audiovisuel – T.V., cinéma – ou à la musique sont tout autres ; mais aussi le développement des pratiques personnelles).

- un public à la fois moins lié à la seule Maison de la Culture, qui choisit, qui sélectionne – tant mieux – mais en même temps abasourdi par une information anarchique, et comme je le soulignais, est assailli par trop de propositions (venant des secteurs publics associatifs ou commerciaux) : il n'y a plus "d'événements".

- un public qui subit la crise. La morosité ambiante n'est pas un climat favorable à l'épanouissement d'initiatives culturelles. Dans des domaines voisins, les responsables d'associations, des syndicats ou des partis politiques, le constatent comme nous – sans parler des enseignants ! –.

Et surtout qu'on ne confie pas à l'action culturelle ou à la création le soin de secouer, seule, cette chape !

Pour me résumer, il me semble donc nécessaire que la Maison s'adapte – dans une concertation générale – à une nouvelle situation.

Mon rapport est entre les mains du Conseil d'Administration. Il lui appartient d'en tenir compte ou non. Je souhaite vivement et j'espère que le personnel s'associera à cette réflexion. Je terminerai en rappelant les propos qui ouvriraient mon rapport :

La Maison de la Culture connaît – c'est indéniable – de graves problèmes qu'il est souhaitable d'attaquer de face. Problèmes complexes qui demanderaient qu'on évite des diagnostics hâtifs ou des jugements un peu courts. Mais, en même temps, qui exigent qu'on ne se réfugie dans des recherches de perspectives et d'orientations nouvelles sans fin.

Il y aura des réactions diverses à l'intérieur et à l'extérieur de la Maison. Il y aura les ricanements de ceux qui se réjouissent toujours des difficultés d'autrui, généralement pour cacher les leurs aux autres et à eux-mêmes. Il y aura aussi les regrets de ceux qui marchent à reculons « Ah, il y a dix ans ! » et qui regretteront éternellement le Béjart et l'Orchestre de Paris des années 68.

Je veux redire ici, combien cette Maison (cela veut dire ses Conseils d'Administration, ses bureaux successifs, ses relais et son personnel) a été importante pour la transformation culturelle de Grenoble, et l'est encore. Cet apport a été évoqué en plusieurs occasions (10^e anniversaire, par exemple). Il n'y a pas lieu d'y revenir.

Aujourd'hui, la Maison rencontre de grandes difficultés. Ce sont encore des signes de santé et de jeunesse que de les aborder – autrement préférables à l'assoupissement. La vie avec ses heurts, ses ruptures, ses crises, vaut mieux que la mort lente.

Ce ne sont pas les peuples heureux qui n'ont pas d'histoire ; ce sont les peuples morts.

Bernard Gilman.

L'intérêt d'une programmation est de travailler sur les écarts. Celle que la Maison de la Culture présente cette saison en est un bon exemple. Après *Vichy-Fictions* et *Les Cannibales*, voici avec *Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ?* une nouvelle façon d'aborder la politique au théâtre. Non qu'il soit ici question de réduire ces trois spectacles à un quelconque "message" : ce serait faire fi de la part irréductible et spécifique de toute création artistique. Disons seulement que chacun à sa manière pose quelques questions essentielles sur les rapports qu'entretiennent des citoyens avec leur Histoire.

Pour ceux qui auront suivi l'ensemble de ces manifestations, les partis pris politiques et esthétiques sauteront aux yeux, dans toutes leurs divergences. Et c'est cela qui est passionnant : Jean-Pierre Vincent, Georges Lavaudant et Mehmet Ulusoy n'ont pas le même univers, la même culture. Et puis, le contexte politique et social de la France de 1940 n'est pas le même que celui de la Turquie ou de l'Inde en 1930. Quant à la situation du monde aujourd'hui...

Il est donc loisible à chacun de se sentir plus concerné par l'un ou l'autre de ces spectacles. De trouver par exemple plus "moderne" la façon qu'a Lavaudant de parler de la "sensibilité politique", comme si précisément était devenue impossible la

Pourquoi bénerdji s'est-il suicidé ?

Dossier préparé par Patrick Brunel

simple projection d'une parole politique sur un plateau de théâtre. Vaste débat. En tout état de cause, Nâzim Hikmet ne se posait pas cette question dans la Turquie des années trente. Il n'était pas temps alors de remettre en cause ses croyances en une idéologie révolutionnaire et dans le rôle "phare" de l'artiste et de sa création. L'urgence de la situation interdisait ce dilemme. Et nous parvient, comme un écho de la vie du poète turc, ce texte brûlant et chaleureux, drôle et émouvant, qui distille ça et là quelques conseils "éclairés", celui-ci par exemple : « Consacre ta vie tout entière à la Révolution et non seulement tes soirées libres ». ■

La pièce

« Ce livre qui a été écrit contre l'impérialisme et qui vous parle de tous ceux qui ont sacrifié leur vie afin d'abattre l'impérialisme, prendra fin après avoir expliqué dans quelles conditions un révolutionnaire aura acquis le droit de se tuer. » C'est ainsi que dans le "Livre premier et dernier de la troisième partie" de son ouvrage, Nâzim Hikmet lui-même définit son projet.

L'action se situe vers 1930 à Calcutta, lors de la domination britannique. Bénerdji, jeune révolutionnaire hindou, est tombé amoureux d'une Anglaise. Lors d'une réunion du comité révolutionnaire, il est arrêté avec plusieurs de ses camarades, mais lui seul est relâché. Mystérieusement, sans qu'aucune explication ne lui soit fournie. Immédiatement soupçonné de collaborer avec le Pouvoir et d'avoir dénoncé les autres militants, il se trouve tenu à l'écart du mouvement. Solitude et désespoir du "héros" : première tentation de suicide. Mais Bénerdji n'a de cesse qu'il ne se soit justifié et n'ait découvert les vrais motifs de sa libération - qui se trouveront avoir quelque rapport avec son amie anglaise... La reprise d'activités révolutionnaires lui vaudra cette fois une condamnation à quinze ans de prison. Le temps passe qui fait de lui un héros national, au point qu'à sa libération ses camarades veulent le nommer à la tête du mouvement révolutionnaire. Mais fatigué, vieilli, Bénerdji ne se sent pas de taille à assumer ce rôle : il se suicide pour ne pas entraver l'avenir du mouvement.

suite page 6 ▶

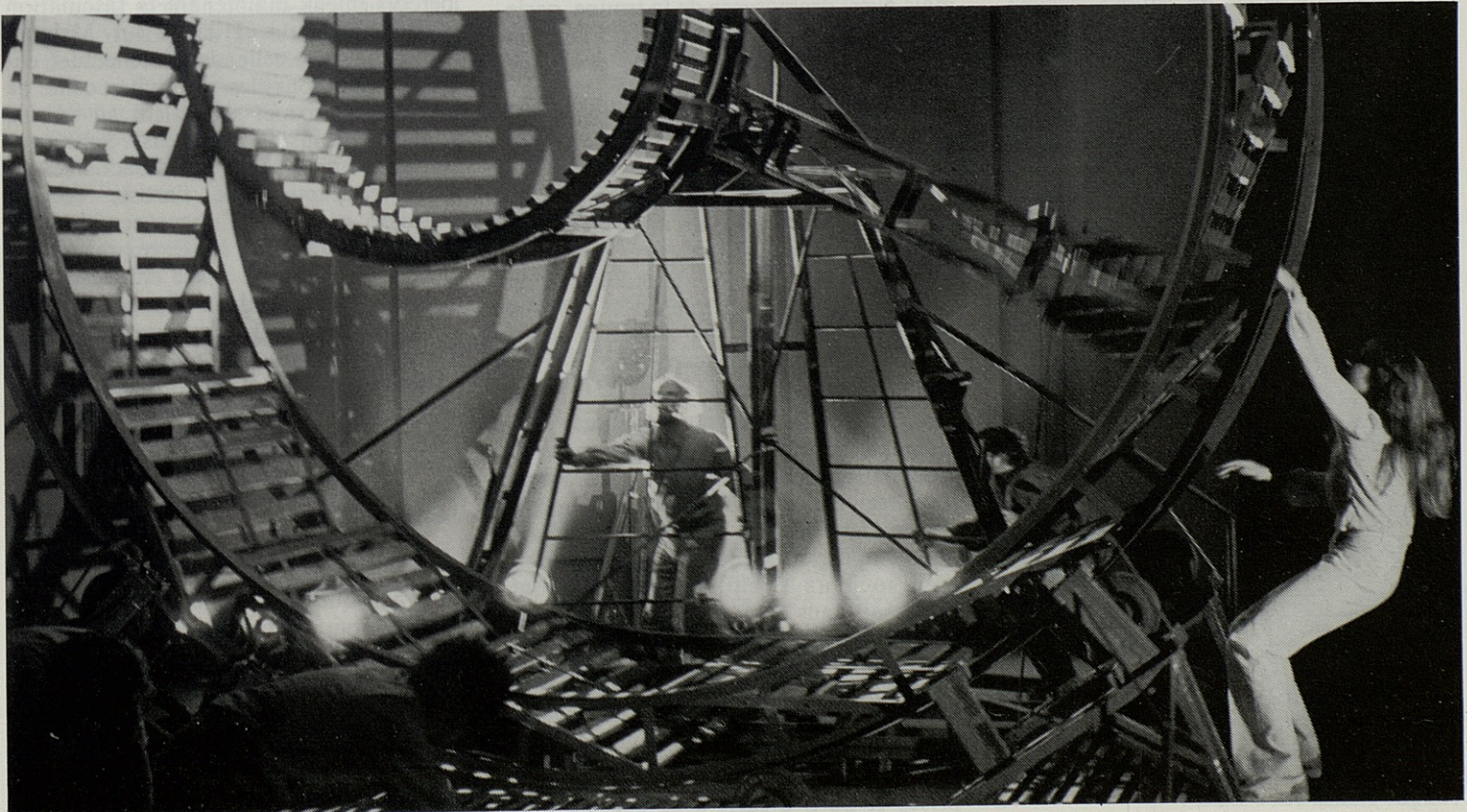


Photo Cl. Bricage

◀ suite de la page 5

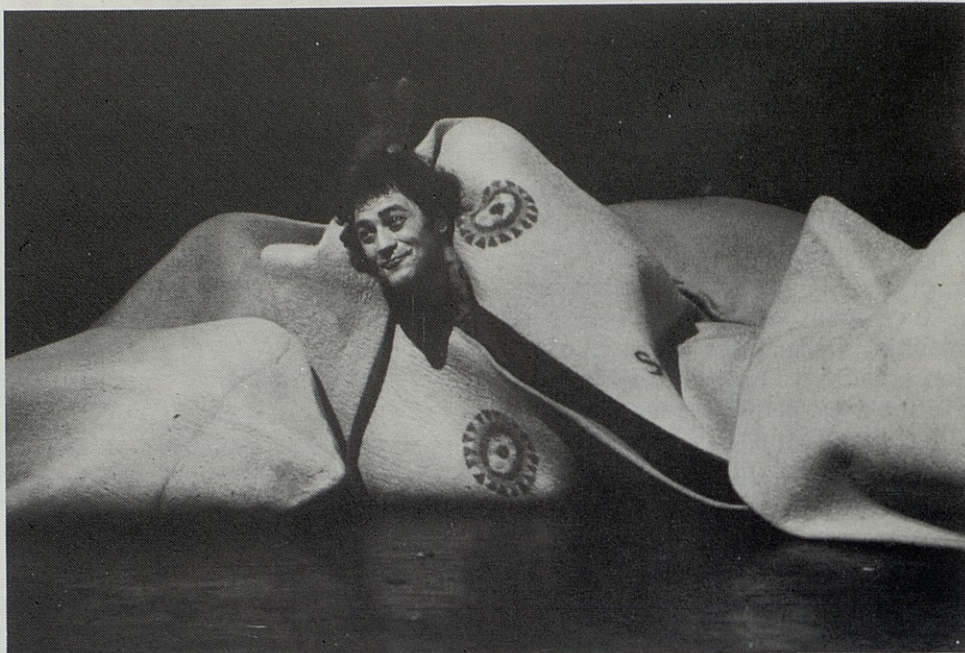
Ainsi résumée, l'histoire fait un peu "mélo". C'est qu'il y manque la dimension lyrique et poétique de la langue d'Hikmet. Ainsi que l'humour tout empreint de finesse du poète turc. Aucun didactisme dans le texte. Et encore moins dans le spectacle qu'en a tiré Mehmet Ulusoy avec le Théâtre de Liberté. Prenons le décor par exemple. Une vraie merveille d'invention. Et qui n'est pas là pour "faire joli" ! Deux roues : elles tournent l'une dans l'autre et pivotent autour d'un axe. L'une est grande, c'est celle du cosmos, de l'Histoire ; c'est la machinerie sociale qui broie les individus dans ses rouages. L'autre est petite, de la taille d'un homme debout, pas plus : elle sert de refuge aux personnages qui viennent nous y conter leurs joies et leurs peines, leurs espoirs et leurs désillusions. A l'avant-scène une passerelle articulée, tantôt horizontale, tantôt plan incliné, lieu du récit : c'est de là que part la parole du poète, fraternelle et chaleureuse. Il faut voir les comédiens habiter cet espace. Et le verbe est faible qui ne rend pas compte des prouesses physiques, des cascades auxquelles ils se livrent. Lors des représentations d'Avignon, la moindre averse rendait trop périlleuse le déroulement du spectacle, au point qu'il a fallu annuler la première !

Mehmet et son décorateur Michel Launay ont trouvé là le moyen de faire littéralement "décoller" le texte d'Hikmet. Grâce à eux et à l'interprétation des comédiens, les problèmes de conscience que se pose Bénérdji ne sont pas ceux d'un homme qui fait la révolution en chambre. Ils sont, au contraire, brûlants, explosifs... et posent question. A nous de les saisir au vol...



Pourquoi Bénérdji s'est-il suicidé ?

Photo Cl. Bricage



Le Nuage amoureux

Photo X

Nâzim Hikmet + Mehmet Ulusoy = Le Théâtre de Liberté

La rencontre Nâzim Hikmet / Mehmet Ulusoy est déjà une longue histoire. Sont là pour en témoigner *Légendes à venir* et *Le Nuage amoureux*. Ceux qui ont vu ces deux spectacles ne sont pas prêts d'oublier le souffle épique de l'imagination chaleureuse dont ils étaient porteurs.

Avec *Bénérdji*, voici pour la troisième fois Mehmet aux prises avec un texte d'Hikmet. Il y a là bien plus qu'une coïncidence. Jack Salom, administrateur, mais aussi dramaturge de la troupe, parle de "communion". J'avais envie d'en savoir plus. Rendez-vous fut pris avec M. Ulusoy ; la rencontre fut tonique : « J'en ai marre du nihilisme politique, de la splendeur morbide. Le Théâtre en parle trop. C'est vrai qu'il y a des problèmes à gauche, il faut les dire, les hurler même, mais on ne peut pas constamment être désespéré. L'espoir, ça existe, non ? C'est la grande leçon de Nâzim Hikmet. Au plus fort de ses épreuves – et Dieu sait s'il en a eues ! – il n'a jamais perdu espoir ».

Bigre ! L'affaire est sérieuse ! Nous sommes loin de toute couleur locale ; les racines turques n'expliquent pas tout... Il faut plutôt chercher la raison des affinités entre Nâzim et Mehmet du côté de la vie de l'écrivain, de ses combats jamais interrompus, de sa curiosité toujours en éveil, toujours à l'affût : « Rien de ce qui se passait dans le monde ne le laissait indifférent. Ni la Chine : dès 1928, il écrit *La Joconde et Si-Ya-Ou*. Ni l'Inde, et c'est *Pourquoi Bénérdji...* en 1930. Ni le fascisme italien en Ethiopie : il en parle dans ses *Lettres à Taranta Babu* en 1935. Ni l'U.R.S.S. où il s'est rendu à deux reprises et où il a suivi avec passion tant

les événements politiques qu'artistiques. Il ne faut pas oublier qu'il a été un des premiers à demander la réhabilitation de Meyerhold notamment, dans un article paru dans "Les Lettres Françaises". Et Mehmet de me raconter quelques anecdotes savoureuses sur les rapports d'Hikmet et des dirigeants soviétiques... Et puis ceci : « Il est demeuré communiste toute sa vie. En dépit de ses deux exclusions du Parti communiste turc ! Ils devraient le reconnaître les communistes d'aujourd'hui qu'ils ont fait une connerie. C'est pas une très grosse connerie, mais tout de même, vaudrait mieux le dire ! ».

Au travers de cette conversation, je perçois mieux maintenant la fascination qu'exerce Nâzim Hikmet sur Mehmet Ulusoy. C'est celle de l'intellectuel engagé dans tous les combats, celle de l'écrivain qui met son talent au service d'une cause juste et généreuse. Sans pour autant tomber dans le didactisme. Si cette conception de l'artiste comme "grande conscience" peut sembler aujourd'hui, dans le contexte qui est le nôtre, dépassée (cf. notre entretien avec Michel Deutsch dans *Rouge et Noir* de novembre), il n'est peut-être pas mauvais pour autant de se plonger dans la lecture d'Hikmet, histoire simplement de se rappeler que bien des littératures, latino-américaines notamment, ne peuvent encore se payer le luxe de faire l'impasse sur les rapports de l'art et de la révolution.

Mehmet non plus d'ailleurs, qui n'oublie pas que la Turquie est aux mains d'un régime militaire, que le Parti communiste y est clandestin et que les libraires renvoient toujours aux éditeurs les livres de Nâzim Hikmet qu'ils ne veulent pas vendre par peur de la répression.

Ce n'est pas pour rien qu'il a baptisé sa troupe "Théâtre de Liberté". Il faut



Le cercle de craie caucasien.

Photo X

voir là beaucoup plus qu'un slogan. Une revendication. L'affirmation d'un espoir. ■

Mehmet Ulusoy

1942 : naît en Turquie.

1963-1966 : Stagiaire - assistant auprès de Roger Planchon, du "Berliner Ensemble" et du "Piccolo Teatro" de Milan (Strehler).

1968 : Mehmet Ulusoy crée en Turquie un théâtre de rue, un théâtre militant. Les spectacles sont joués sur les places publiques, dans les villages, les usines, et traitent des problèmes vécus par la communauté.

Mars 1971 : L'instauration du régime d'exception après la prise du pouvoir par la junte militaire met fin à toute forme de théâtre militant. Mehmet se réfugie en France avec le théâtre de l'Ouvrier et crée avec des comédiens français : le Théâtre de Liberté.

1972 : Premier spectacle au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis : *Légendes à venir*.

Juillet 1974 : Présentation à Avignon du *Nuage Amoureux* de Nâzım Hikmet, l'événement le plus populaire du festival de cette année-là ; repris à Grenoble en mars 1977.

Juillet 1975 : Le Théâtre de Liberté joue "off-festival" à Avignon, *Le cercle de craie Caucasien*, de Brecht.

Avril 1976 : Mehmet crée au T.E.P. *Dans les eaux glacées du calcul égoïste*, présenté également à Avignon.

Juillet 1977 : Au festival de Carcassonne, *Macbeth* de Shakespeare.

1979 : *L'enterrement du patron*, de Dario Fo présenté à Chambéry puis à Grenoble.

Nâzım Hikmet ou Bénérdji réhabilité

par Abidine Dino.

La vie du poète turc Nâzım Hikmet (1902-1963) aura été une succession d'actions fulgurantes suivies par des périodes de longues claustrations. Plus tard, libre enfin, ce sera son cœur qui lui jouera de mauvais tours, le clouant sur le dos durant des mois. Mais rien ne parviendra, jusqu'au matin de sa mort, à traverser ses élans, ses luttes, ses amours, ses amitiés, ses voyages, ni surtout à tarir la prodigieuse source de poésie dont il était porteur.

Tâchons d'être plus précis : au début de l'an 1921 il quittera Istanbul occupée par les troupes alliées afin de rejoindre, en Anatolie, le mouvement de résistance des paysans, dirigé par Mustafa Kemal. Puis, poussé par le désir de connaître la révolution d'Octobre, il parviendra à Moscou en 1922. Il a vingt ans. Il s'inscrira à l'Université des Peuples de l'Orient (KUTV), où il étudiera jusqu'en 1925. Il tentera alors un retour au pays, mais il lui faudra bientôt reprendre le chemin de la mer Noire pour échapper à 15 ans de prison.

C'est donc surtout durant son second séjour à Moscou qu'il fera véritablement partie des mouvements artistiques de la capitale soviétique.

Les deux principaux protagonistes de cette période sont Meyerhold et Maïakovski. Eisenstein prendra bientôt une place égale aux deux premiers. Ces personnages hors du commun formeront une trilogie composée d'art théâtral, poétique et cinématographique. Cependant, c'est surtout la fascination qu'exerçait l'homme de théâtre Vsevolod Meyerhold qui marquera le plus fortement Nâzım

Hikmet. Ce sera d'ailleurs le cas de la plupart des jeunes acteurs, metteurs en scène, cinéastes, poètes, sculpteurs de la jeune génération, car les spectacles de Meyerhold avaient intégré la totalité des expressions artistiques ; ils constituaient une somme.

Grâce aux conseils de Meyerhold, Nâzım Hikmet animera avec le futur cinéaste Nicolas Ekk, le théâtre d'avant-garde de l'Université ; désormais, poésie et théâtre seront pour lui inséparables.

Après son second retour en Turquie (1928), il écrira principalement trois longs poèmes, *La Joconde et Si-Ya-Ou* (1928), *Pourquoi Bénérdji s'est-il suicidé ?* (1932), *Lettres à Taranta Babu* (1935).

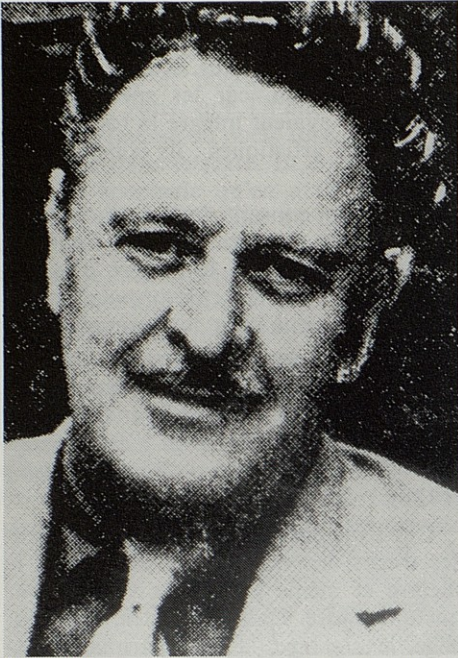
Ces trois poèmes portent de nombreuses traces des expériences de Nâzım, le théâtre et même le cinéma y sont pour quelque chose. Dans les textes, le découpage, le montage, la mise en images réalisent une fusion quasi meyerholdienne des genres, grâce au verbe à nul autre pareil du poète. J'ai dit qu'il s'agit d'une fusion toute nouvelle de la poésie et du spectacle, c'est vrai, mais après tout, n'est-ce pas le procédé des Mystères du Moyen Age ?

Quoi qu'il en soit, le théâtre a hanté Nâzım Hikmet tout au long de sa vie, durant ses phases de liberté, comme d'incarcération ; il écrira des pièces durant la seconde guerre mondiale, cette guerre dont il sera le spectateur à partir de sa cellule de prison. Le sanglant "théâtre" de la guerre lui épuiera le cœur à force de l'imaginer sans y participer. En prison, il écrira deux remarquables pièces, l'une de caractère légendaire *Ferhat et Chirin*, l'autre de caractère historique *Yousouf et Zeliha*, mais paradoxalement, c'est peut-être dans l'élaboration du poème *Les Paysages Humains*, plus encore que dans ses pièces à proprement parler, qu'il révélera l'essentiel de son don théâtral, je dirai même cinématographique. Dans son immense poème *Les Paysages Humains*, commencé au début des années 40, se manifeste non seulement le poète, l'homme de théâtre, le romancier, mais aussi le cinéaste qu'il aurait pu être, mis au service du poète épique qu'il a été.

Je ne vais pas m'aventurer à analyser en quelques lignes les nombreuses pièces effectivement écrites par Nâzım pour la scène et qui varient, au fil des années, du mélodrame expressionniste à la légende poétique, de la légende à la pièce historique, de la pièce historique à la satire sociale, etc. Mais je dirai que dans *Bénérdji...* il est possible de déceler les prémices de tout cela.

Passant du "lu" au "joué", les substrats sémantiques enfouis dans la texture des vers devront émerger à la surface du plateau, grâce au dispositif scénique en

suite page 8 ►



Nâzim Hikmet

Photo X

forme de roue, qui constitue véritablement une machine à piéger le temps et l'espace. La grande ombre voûtée de Meyerhold n'est pas loin...

Cela va de soi : après les quinze années de prison, les grèves de la faim, la campagne mondiale pour sa libération (1950), puis sa fuite et son arrivée pour la troisième fois à Moscou, Nâzim n'aura de répit tant que le nom de Meyerhold ne sera à nouveau prononcé, que son œuvre et sa mémoire ne seront réhabilitées. Il s'agissait de rendre justice au vieux révolutionnaire Meyerhold, gommé de la surface de la terre en 1940. Ce comble d'aberration était une réalité, une idée insupportable pour Nâzim !

« Alors, Nâzim, il continue à faire des siennes ? » m'avait demandé Meyerhold durant les répétitions de *La Dame de pique* à Leningrad en 1935.

Eh bien oui, il avait continué à faire des siennes, et pour que Meyerhold puisse réapparaître à Moscou tel en spectre shakespearien, la roue de l'histoire devait tourner vingt fois. Nâzim et des centaines de milliers d'autres pareils à lui, ont dû y être pour quelque chose. Ses semblables ? Ceux qui, comme lui, ont recherché en y mettant le prix, la dimension éthique de la révolution, les fondements moraux de l'action révolutionnaire.

Pourquoi Bénérdji s'est-il suicidé ? est une réhabilitation, une introduction à cette problématique. Nâzim Hikmet l'approfondira par l'ensemble de son œuvre, jusqu'au bout :

« Je suis passé par la forêt des idoles en leur portant la hache comme elles s'écroulaient aisément. » ■

"La Joconde et Si-Ya-Ou" / E.F.R., 1978.
"Les Paysages Humains" / Maspéro, 1973.

h. comme... berlioz

un spectacle d'Yvon Chaix

Yvon Chaix (du Théâtre de la Potence) continue contre vents et marées, à travailler, à jouer. Après *Candido* d'après Leonardo Sciascia, et *Edouard et Dieu*, de Milan Kundera, montés en 80 avec Elena Pastore, le voici, seul cette fois, affronté à... *H. comme Berlioz*.

Ce dernier spectacle, nous aurions souhaité le créer avec lui, dans la Maison. Pour mille raisons, ce fut impossible. Nous avons pourtant maintenu notre aide, mais *H. comme Berlioz* sera joué dans la salle du Théâtre de la Potence (1). Yvon Chaix explicite ci-dessous son projet :

« ... Après avoir assisté au récent colloque consacré à Hector Berlioz, l'envie de "parler sur", si elle avait un jour existé, aurait vite été chassée...

Dans ce spectacle obligatoirement parcellaire et volontairement partisan, il ne s'agit pas pour moi de "rendre compte" d'une vie, d'une œuvre, ni de me livrer à quelque nouvelle exégèse. Ce n'est pas un spectacle "sur", ce n'est pas un spectacle "autour", mais un spectacle "avec" Hector Berlioz. Un bout de chemin avec quelqu'un que l'on aime, avec qui l'on joue, qu'on critique, qu'on enjôle, qu'on partage un instant. Que les savants et les puristes me pardonnent ! Le



Et. CARJAT.

mensonge et l'imagination auront leur part. Hector Berlioz sera mon héros comme Benvenuto Cellini ou Faust était le sien.

Le spectacle s'organise en cercles narratifs concentriques :

- le cercle du bouffon : une vie mouvementée au hasard des souvenirs résurgents. Les aventures roman-mélodrama-drôla-tiques d'Hector à Paris, à Rome, en Allemagne, en Russie... Ses démêlés musicaux ou amoureux sur le ton de la farce ou du mélodrame ;

- le cercle du héros : épisode *Alfonso Della Viola et Benvenuto Cellini*, fenêtre ouverte sur les rêves secrets d'Hector Berlioz qui, à travers ce récit, met sa propre vie à distance ;

- le cercle du dernier soupir : l'instant de sursis d'un vieillard moribond qui nous livre, éparées, quelques réflexions sur sa relation au monde.

Le texte parlé est celui écrit par Hector Berlioz dans ses *Mémoires*, sa *Correspondance*, et dans *Les Soirées de l'Orchestre* ; accessoirement quelques citations de William Shakespeare.

J'ai voulu appréhender par sensations contraires et plutôt violentes le parcours discontinu d'un homme personnage de roman, à travers la reconstitution d'un puzzle dont les pièces sont la plaque sensible où l'acteur d'aujourd'hui expérimente son art.

... N'attendons pas le réalisme de certaines évocations. Le souvenir s'installera dans le rêve où formes et objets se transformeront au gré de l'invention et des élucubrations mémo/humo-ristiques du personnage musicien. » ■

(1) "L'Enfer" (rue Dominique-Villars) du 5 au 28 février : les lundis, mercredis et vendredis à 21 h 30 ; les mardis, jeudis et samedis à 19 h 30. Réservations : à la Maison de la Culture, jusqu'au 1^{er} février, ensuite sur place tous les jours à partir de 14 h (sauf dimanche). Prix des places : 20 F (adhérents M.C., groupe 3^e âge, chômeurs, étudiants) - 25 F (individuels).

« Je veux que la musique
me donne la fièvre,
me crise les nerfs.
Pensez-vous Monsieur,
que j'écoute de la musique
pour mon plaisir ? »
H. Berlioz.

publication
du "Diogène",
1^{er} février 1857.

ARTS PLASTIQUES

Christian Zeimert

Fêlures peintes, peintures feintes.

Exposition jusqu'au 15.

Ouverte de 13 h à 19 h. Entrée libre.

Rencontre avec Ch. Zeimert
le mercredi 4 février.**Borvine Frenkel** (voir p. 15)

Exposition jusqu'au 15.

Heures d'ouverture de la Maison.
Entrée libre.Rencontre avec B. Frenkel
le mercredi 11 février.

CINEMA

**Rencontres régionales
de l'audio-visuel**

La Maison de la Culture a organisé en décembre 1978, puis en octobre 79, des Rencontres du cinéma régional. A chaque session une vingtaine de films en 35 mm, 16 mm et Super 8 ont été présentés au public en présence des réalisateurs ou de représentants des groupes de production.

Devant une production multiforme importante, des Rencontres de l'audio-visuel deviennent nécessaires. De l'audio-visuel et non plus seulement du cinéma, car de nombreux documents sont réalisés dans les formats appartenant aux media légers.

Un certain nombre de structures sont partie prenante à ces Rencontres. Outre la Maison de la Culture, l'UNPACC (Union pour l'Animation et la Création Cinématographique), le service audio-visuel de la Villeneuve et de Grand'Place, l'Université à travers la Maîtrise des sciences et techniques de la communication, la Fédération des Œuvres Laïques. Chacune d'entre elles contribue à l'émergence de cet audio-visuel régional ; et c'est pourquoi elles se sont réunies en collectif d'organisation et d'animation pour les dix séances proposées (pour le détail de celles-ci, voir calendrier page 12).

Du 4 au 8 février.

Prix unique par séance : 6 F.

Films d'opéra

Quatre films d'opéra seront projetés, dans la Maison, pendant les vacances d'hiver de ce mois-ci. *Fidelio*, réalisé par Pierre Jourdan, l'opéra de Beethoven a été tourné dans le cadre du théâtre antique d'Orange (Orchestre Philharmonique d'Israël ; direction Zubin Mehta ; avec G. Janowitz, John Vickers, Theo Adam...). *Salomé*, réalisé par Carmelo Bene, d'après Oscar Wilde et avec des musiques d'origines diverses. *Don Giovanni*, l'opéra de Mozart réalisé par Joseph Losey (Orch. et chœurs de l'Opéra de Paris ; dir. Lorin Maazel ; avec R. Raimondi, J. Van Dam, Kiri Te Kanawa, Edda Moser, Teresa Berganza, Mal-

Salomé,
par Gustave Moreaules
activités
du
mois

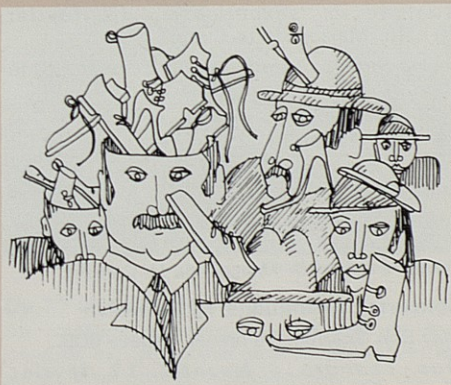
colm Knig, Kenneth Riegel, etc.). *Moïse et Aaron*, réalisé par Jean-Marie Straub et Danièle Huillet d'après l'opéra de Schönberg (orch. et chœurs de la radio autrichienne ; dir. Michael Gielen ; avec G. Reich et Louis Devos).

Les quatre films seront projetés dans leur ordre de présentation du 24 au 27 février, deux fois chacun à 15 h et 20 h 30 ; il faut cependant noter que *Salomé* et *Don Giovanni* seront également projetés respectivement à 15 h et 20 h 30 le samedi 28.

Du 24 au 28 février.

Adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F.

ENFANCE

**Entre... et ferme la page
le retour de la pomme verte**

Dessin Roland Leygne, "Itinéraire" n° 78

La troupe de la Pomme Verte a dix ans ; créée par Catherine Dasté, elle est implantée au Théâtre de Sartrouville, mais la plus grande partie de son travail se déroule dans d'autres villes de la région parisienne ou en province : on se souvient de *Petit Bleu*, *Petit Jaune*, *Jeanne l'Ebouffée* et plus récemment *En attendant les oiseaux*. Une des comédiennes, Françoise Pillet, appartient à la troupe depuis 1972, elle écrit puis crée ses propres spectacles ; aujourd'hui elle succède à Catherine Dasté à la direction de la Pomme Verte et présente son dernier spectacle : *Entre... et ferme la page*.

Plonge, allez plonge.

Il ne peut pas.

Il ne veut pas plonger.

C'est ainsi que commence l'aventure d'*Entre... et ferme la page*. Qui il s'agit bien de l'aventure des mots qui, poussés, bousculés les uns contre les autres en font surgir d'autres, drôles, tranquilles ou menaçants. Une histoire apparaît, puis une autre tissant leurs fils au gré de leur fantaisie. Au fur et à mesure que l'on "entre"

dans leur univers on pénètre dans un monde où l'absurde perturbe parfois l'ordre des choses, où la réalité perd pied quelquefois, où peuvent naître la fantaisie et la poésie d'images, de couleurs, de musiques surgies d'on ne sait où. Car les mots ont un pouvoir magique : ils peuvent dire tout haut ce que l'on pense tout bas, donner la parole aux objets, se mettre à vivre leur vie propre et tout en nous faisant rire, jouer, rêver, ou voyager, ils peuvent aussi nous donner envie d'inventer à notre tour... Dans ce spectacle, ils prennent des chemins détournés, sortent des sentiers battus et partent à l'aventure en compagnie d'un homme qui ne veut pas plonger, de peur de se jeter à l'eau, d'une petite fille qui rêve de chaussures bleu-noir pour avancer plus vite et de Madame Lamourelle qui est morte en laissant ses vêtements raconter sa vie.

Du 11 au 21 février

(15 représentations pour les 7 - 11 ans)

Enfants : 7 F ; adultes : 20 F.

Rencontre-débat avec Françoise Pillet et Robert Guillermet, comédien, le mercredi 18 février à 18 h 30 (pour les adultes).

Jeux interdits

Une occasion ce mois-ci de retrouver le film devenu célèbre de René Clément où Brigitte Fossey fit ses premiers pas au cinéma. Au mois de juin 1940, en pleine exode, une petite fille de cinq ans fait l'expérience de la mort ; celle de ses parents, puis celle d'un chien foudroyé à son tour et qui meurt dans ses bras. Pourtant la vie continue à la ferme où on l'a recueillie et si la guerre semble loin de Paulette et de Michel son nouvel ami, la mort demeure néanmoins présente dans les jeux et les rêves des deux enfants ; elle en devient même l'élément essentiel : défi lancé à la stupide réalité qui leur demeure étrangère, le jeu devient le refuge où peut encore s'exercer leur imaginaire pour mieux exorciser leur peur.

Mardi 17 et mercredi 18 février.

Enfants : 6 F ; adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F.

LITTERATURE

Deux premiers livres

Deux collections de maisons d'édition : au CERF, la collection "Pourquoi je vis" ; chez Syros, la collection "A la première personne". Deux auteurs, deux femmes.

Yolande Liviani, auteur des *Trimardeurs*, témoigne. Une histoire de paumés. Des choses qui n'arrivent qu'aux autres : être déplacé, être en transit, se retrouver dans un centre spécialisé pour famille sans toit, sans fric... sans ce que tout le monde a : un salaire, une auto, une télé, une adresse, et pas de problèmes.

Thérèse Abdelaziz, auteur de *Quelque part, une île*, raconte, elle aussi, un long moment de sa vie. Logement vétuste. Une jeune femme enceinte, dans l'hiver d'un pays qui n'est pas tout à fait le sien. Et la guerre d'Algérie...

Toutes deux ne sont pas des écrivains professionnels, c'est vrai. Qu'importe, la Maison les reçoit pour une lecture de leurs textes, à 18 h 30, par le Groupe "A voix haute" et une rencontre à 20 h 45. Pourquoi les avoir invitées ? Parce que l'une dit : « Quand je n'écris pas, j'hiberne. Je me terre au fond d'un trou, je ne vis plus... Si je n'écris pas, l'air me manque, je suis prise à la gorge et j'étouffe ». Et l'autre : « Nous sommes des frères et des sœurs de Brecht ».

Cela méritait un rendez-vous.

Jeudi 19 février. Entrée libre.

MUSIQUES

L'Orchestre de Grenoble

Beethoven, Rodrigo, Stravinsky

Second concert de l'Orchestre de Grenoble, dans la Maison, dirigé par Stéphane Cardon. Au programme la 4^e Symphonie de Beethoven, Fantaisie pour un Gentilhomme de Joaquim Rodrigo, et Pulcinella de Stravinsky. C'est le guitariste argentin Ernesto Bitetti qui assurera la partie soliste de l'œuvre de Rodrigo.

Vendredi 6 février.

Adh. de moins de 21 ans : 20 F ; adh. : 28 F ; non-adh. : 48 F.

Révolutions musicales
Claude Helffer, piano

Second volet du cycle consacré à la musique contemporaine depuis 1945 par le compositeur J.-Y. Bosseur : l'héritage sériel ou après l'école de Vienne (Schönberg, Webern, Berg), qu'est devenu le dodécaphonisme ? Pour illustrer ce thème, le pianiste Claude Helffer « l'un des rares interprètes qui, ayant assimilé à peu près tout le répertoire classique et romantique, serve d'un même cœur et d'un même talent les compositeurs d'avant-garde » (Marc Pincherle). Il interprétera Stockhausen (Klavierstück IX), Pierre Boulez (Sonate n° 1), Philippe Manoury (Kryptophonos) et Jean Barraqué (Sonate).

Le concert sera précédé à 18 h 30 d'une présentation et suivi, le lendemain, d'une animation musicale de J.-Y. Bosseur consacrée à "l'héritage sériel" (14 h 30 et 17 h).

Vendredi 13 février.

Adh. de moins de 21 ans : 15 F ; adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F.

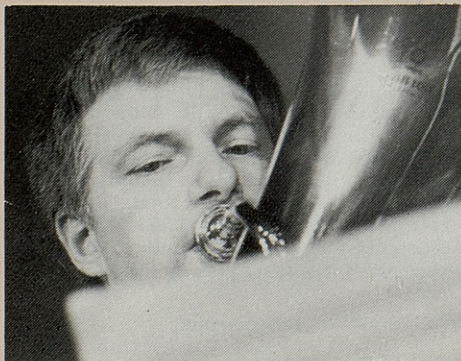
5 jours de Jazz à Grenoble

Du 16 au 22 février.

Neuvième édition des "5 jours de jazz à Grenoble" : du 16 au 22 février. Les partenaires-complices-organisateurs en sont le Théâtre - Service d'Intervention Culturelle, les Discothèques municipales, la Maison de Quartier Villeneuve, l'A.G.E.M. (c'est le nouveau nom du Jazz-Club) et la Maison de la Culture. L'ensemble des manifestations : concerts, films, ateliers et stage, expositions, rencontres se dérouleront dans les différents lieux, et quelquefois ailleurs.

Elles mettent principalement mais non exclusivement l'accent sur les "souffleurs" (après les percussions en 1980, le saxophone en 1979, le piano en 1978) ; et accueillent une majorité d'orchestres et de musiciens français. Les Européens ne sont pas oubliés : Le Mike Westbrook Brass Band nous vient d'Angleterre, et d'Italie le Enrico Rava Quartet. Les Américains non plus : on pourra écouter Elvin Jones et John Carter, encore jamais venus à Grenoble. Au total : 70 musiciens pour 22 manifestations.

Mike Westbrook



Le Programme

L'essentiel est donné ci-dessous, mais on le trouvera détaillé dans un journal que l'on peut se procurer, bien sûr, dans la Maison mais aussi au Palais de l'Université, à la Maison de Quartier-Villeneuve, au Théâtre, dans les Discothèques Municipales et encore dans les lieux suivants : Maison du Tourisme, Animation publique de Grand'Place, Cinémathèques, Bibliothèques publiques, Résidences Universitaires, FNAC, Librairies Arthaud, de l'Université, A.E.P.S. (rue Doudart-de-Lagrée) et Crock Oreille (rue Chenoise), etc.



Louis Sclavis

Photos J.-M. Birraux

Concerts

Duo Sclavis / Jaume (saxophones - clarinettes) : 16 février, 20 h 45. Espace 600, Maison de Quartier, Villeneuve.

Music By - Barre Philipps : 17 février, 20 h 45. Théâtre de Grenoble.

Trio Couturier / Celea / Humair : 18 février, 20 h 45. Maison de la Culture.

Quatuor de saxophones : 19 février, 20 h 45. Maison de la Culture.

Swing Strings System - Didier Levallet : 20 février, 20 h 45. Maison de la Culture.

Mike Westbrook Brass Band : 21 février, 17 h 30. Maison de la Culture.

Enrico Rava Quartet : 21 février, 20 h 45. Maison de la Culture.

John Carter / Bobby Bradford Quintet et Elvin Jones Sextet : concert couplé le dimanche 22 février à 14 h 30. Maison de la Culture.

Concerts / Animations 12 h - 14 h

Play Bop Quartet : 16 février. Espace 600.

Duo Leandre / Nozati : 17 février. Théâtre Municipal.

Nous trois - Renforcé ! (clarinettes et saxophones) : 19 février. Salle des Concerts.

Trio Doudou Guirand / J.-Cl. Montredon / Lelle Kullgren : 20 février. Théâtre Municipal.

Trio Guérineau, Marmande, Reda : 21 février. Maison de la Culture.

Concerts/Animations 18 h - 20 h

Duo Michel Portal / Louis Sclavis : 17 février. Auditorium de Grand'Place.

Darmik Lazro, saxophone solo : 18 février. Palais de l'Université.

Duo Steve Lacy / Steve Patts (saxophones) : 19 février. Palais de l'Université.

James Newton, flûte solo : 20 février. Auditorium de Grand'Place.

Cinéma

Le blues entre les dents (Claude Fléouter) : 16 février. 18 h / 20 h. Espace 600.

Jazz à Newport (Bert Stern) : 18 février. 12 h / 14 h. Salle des Concerts.

La mémoire du peuple noir (vidéo, Cl. Fléouter), 22 février. 12 h / 14 h. Maison de la Culture.

Expo-photos

Mirko R. Boscolo, 17 février - 15 mars, Maison de la Culture.

Gérard Rouy, 16 - 28 février, Discothèque Centre-Ville.

Alex Dutilh, 16 - 28 février, Discothèque Grand'Place.

Michel Rabes, 16 - 28 février, Espace 600.
Horace : "Villes du jazz, jazz de villes", Librairie Arthaud, Les Trois Dauphins.

Et puis une rencontre avec l'écrivain Jacques Reda, le 21 à 14 h 30, à la Maison de la Culture ; un stage : "le jazz de son écoute à ses pratiques" avec Didier Levallet et Alex Dutilh (du 14 au 22 février) et les ateliers de l'AGEM/Jazz Club animés par Barre Philipps (du 7 au 15 février).

Les prix :

La majorité des manifestations des "5 jours" est à entrée libre. Seuls sont à entrées payantes 8 concerts. Prix des places de ceux ayant lieu à 20 h 45 : moins de 21 ans : 15 F ; adhérents de la Maison de la Culture et de l'AGEM : 22 F ; autres : 40 F. Une exception, le concert du vendredi 20 février : moins de 18 ans : 20 F ; adh. de la M.C. et de l'AGEM : 28 F ; autres : 48 F. Concert du samedi 21 février (17 h 30), prix unique : 15 F.

Concert couplé du dimanche 22 février (14 h 30) : moins de 18 ans : 28 F ; adh. de la M.C. et de l'AGEM : 35 F ; autres : 50 F.

Abonnements :

Trois formules d'abonnement existent pour les adhérents de la Maison de la Culture et ceux de l'AGEM ayant leur carte à jour : 1) Pour l'ensemble des 8 concerts à entrée payante : 140 F ; 2) Abonnement pour les 4 concerts du lundi 16 au jeudi 19 février inclus : 60 F ; 3) Abonnement pour les 4 concerts du vendredi 20 au dimanche 22 février inclus : 80 F.

Les abonnements sont en vente à la Maison de la Culture et au Théâtre Municipal.

N.B. : Les billets des concerts sont en vente exclusivement sur les lieux où ils se déroulent.

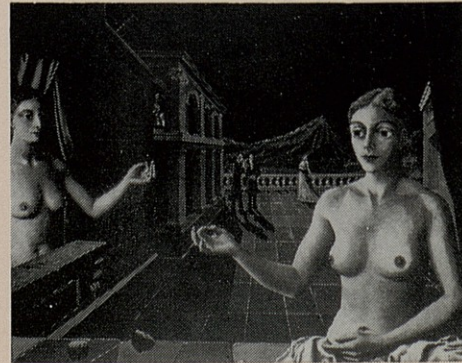
Lyrique :

Les liaisons dangereuses

Les liaisons dangereuses de Claude Prey, d'après le roman de Choderlos de Laclos, viennent en mars, présentées par l'Atelier Lyrique du Rhin en co-production avec le Festival d'Aix-en-Provence, l'Opéra de Paris, l'Opéra d'Avignon et le Centre Lyrique de Wallonie.

Il s'agit d'un opéra épistolaire attachant car tout à fait original dans sa conception comme dans sa réalisation. L'histoire des Liaisons, écrit le compositeur, est une série de règlements de comptes sentimentaux dans le "milieu" du plaisir, au sein d'une société expirante mais encore répressive. Passionné par les problèmes du langage, Claude Prey a axé son travail sur les rapports de la parole et de la musique, dans la perspective de ses recherches qui

Nocturne 1939, Paul Delvaux



portent principalement sur les expériences du théâtre musical.

Les liaisons dangereuses ont été créées, en 1973, à l'Opéra du Rhin alors dirigé par Pierre Barrat. Les reprises des œuvres lyriques contemporaines sont rares ; il est plus rare encore qu'elles donnent lieu à une nouvelle réalisation : la reprise des *Liaisons* est une heureuse exception.

Pierre Barrat, qui a mis en scène une dizaine d'œuvres de théâtre chanté, des opéras du répertoire (Weber, Rameau) et plusieurs opéras contemporains, y reconsidère profondément, avec Patrice Cauchetier, qui signe les décors et les costumes, son travail initial. Claude Prey, quant à lui, a remodelé une partie de la partition. Ainsi, quelques aspects essentiels de l'ouvrage se radicalisent. Du côté des personnages, Madame de Tourvel (Micaëla Etcheverry) occupe une place centrale.

Dans la lecture "cultivée" des *Liaisons*, les libertins ont le beau rôle. Laclous est un moraliste. Il critique les mœurs de la classe dominante de son temps : le vicomte de Valmont (Christian Treguir) et la marquise de Merteuil (Irène Jarsky) sont à ce point régis par les sévères prescriptions de leur code, qu'ils sont devenus sourds à leurs cœurs. La présidente de Tourvel personnage révolutionnaire, héroïne rousseauiste, femme moderne, triomphe.

A leurs côtés, quelques grands artistes : Brigitte Sylvestre à la harpe sera Madame de Volanges, Mireille Courrèges : Cécile de Volanges et Claude Lavoix, au celesta, Joséphine, sa femme de chambre. Elisabeth Chojnacka sera Emilie au clavecin, Alastair Thompson chantera le rôle du chevalier Danceny, à l'orgue Jean-Jacques Ballet sera le Père Anselme. Chef invité des Orchestres Philharmoniques de Haarlem, de la Résidence de la Haye aux Pays-Bas et des principaux orchestres français, Yves Prin qui est aussi, au piano, le chevalier de Belleruche assurera la direction musicale.

Le roman développe une construction subtile. La musique de Claude Prey lit ce texte, l'ironise, l'excède. C'est un jeu cruel puisqu'il fait mourir.

Les 6 et 7 mars.

Adh. : 28 F ; non-adh. : 48 F.

SOCIÉTÉ

Univers Yiddish

15 jours pour connaître et peut-être aimer la culture yiddish, voilà ce que la Maison propose ce mois-ci, en collaboration avec le Cercle Bernard-Lazare, le Centre Culturel Juif et le Club Edmont-Fleg. Culture yiddish indissociable d'une mémoire, celle des Juifs d'Europe de l'Est et de l'Ouest (voir pages 13 à 15). C'est l'une et l'autre que nous tenterons d'évoquer avec des rencontres, des débats, des concerts, des films, des expositions et une initiation à la... cuisine. Ces activités se dérouleront principalement dans la Maison mais non exclusivement ; les autres lieux sont précisés dans le programme ci-dessous.

Le Programme :

Il s'organisera autour de plusieurs thèmes :

L'Histoire des Juifs d'Europe au XX^e siècle. Pour l'illustrer des films et des débats : "Réfugié d'Allemagne, apatride d'origine polonaise", film de Robert Bober (Maison de Quartier - Villeneuve le jeudi 5 à 20 h 30) ; "Ne laissons pas les morts enterrer les morts", film de Myriam Novitch (le dimanche 8 février) ; "Images de la vie juive en Europe de l'Est avant 1939", montage audio-visuel de Rachel Ertel, discussion avec Wladimir Rabi (le mardi 10 février) ; "Le Dibbouk", film de Michel Waszynski (le dimanche 15 février) ; "Récits d'Ellis Island" ("Traces" et "Mémoires"), films de Robert Bober et Georges Percé ; projection suivie d'une rencon-

tre avec les réalisateurs (le mardi 17 février) ; *Histoire des Juifs en Dauphiné* : exposition à la Médiathèque de la Villeneuve (jusqu'au 15 février).

Le contexte religieux et/ou idéologique, avec deux rencontres : une table ronde d'auteurs juifs, Alain Finkelkrant, Luc Rosenzweig et Paul Fukf, sur le thème "Être Juif polonais né en France", Maison du Tourisme, 29 janvier, 21 h ; "le Hassidisme", un aspect du judaïsme religieux, débat avec Arnold Mendel, écrivain et journaliste, Centre Culturel Juif, lundi 9 février, 20 h 30 ; "Judaïsme et révolution", débat avec Roland Lewin, Henri Berlawko, Henri Minczeles et Moshe Zalzman (le jeudi 12 février).

Des aspects de la vie musicale, littéraire et artistique :

"Chants populaires et liturgiques" (écoute de disques, le 1^{er} février) ; "Contes et poèmes traduits du yiddish" (par le groupe "A voix haute") et "Improvisation musicale sur des thèmes traditionnels" (Jo Anger - Weller, piano), les 5 et 7 février ; "Talila et ses musiciens" : une chanteuse qui a choisi de renouer avec le chant populaire yiddish (samedi 14 février) ; "Un conte de Cholem Aleichem", dit par Jean Caune, dimanche 15 février ; "Borvine Frenkel", exposition jusqu'au 15 ; rencontre le 11 février.

A ces diverses manifestations, il faut ajouter des expositions permanentes de livres et de photographies, une bande vidéo : "Comme un Juif en Pologne..." — les voix et les témoignages de ceux qui, vivant à Grenoble, sont nés à... Varsovie, Vilno, Moscou et ailleurs ; une fête yiddish (musique et buffet) au Centre Culturel Juif le 7 février (21 h) ; la possibilité de manger "yiddish" au bar-restaurant de la Maison (le dimanche 15 février). Et encore une exposition du graveur Roland Grumberg, au C.C.J. (jusqu'au 15) et deux films : "Ester Street" et "Le chanteur de jazz" au cinéma *Les Dauphins* dans la semaine du 4 au 11 février.



Photo Carpathian Ruthenia

Du 1^{er} au 17 février.

Un dépliant regroupant l'ensemble du programme est disponible dans la Maison et les autres lieux publics d'information.

La majorité des manifestations de la Quinzaine sont à entrée libre. Seule est payante l'entrée aux deux films des dimanches 8 et 15 février (Moins de 16 ans : 6 F ; adh. : 12 F ; non-adh. : 18 F) et au spectacle musical de Talila (Adh. de moins de 21 ans : 15 F ; adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F).

Architecture...

L'atelier de rencontres sur l'architecture organisé avec l'Ecole d'Architecture se poursuit. A la suite de la rencontre de novembre avec Antoine Grumbach, un atelier mensuel de réflexions et de propositions de projets sur le thème : "Les portes de Grenoble" s'est créé ; la première séance de travail a eu lieu le 20 janvier. Ceux et celles qui sont intéressés peuvent prendre le train en route en s'inscrivant auprès de Mireille Pongy, animatrice Sciences Sociales.

La rencontre de ce mois-ci permettra de se pencher, avec lui, sur le travail de James Stirling, un des architectes qui a donné son visage à l'Angleterre de l'après-guerre. Il conjugue des données traditionnelles, comme la verrière à

structure métallique ou le mur de briques, avec les formes les plus modernes. Il expérimente sans cesse de nouvelles solutions et certaines de ses réalisations, comme l'Ecole d'Ingénieurs de Leicester ou la Faculté d'histoire de Cambridge, comptent parmi les chefs-d'œuvre de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Rencontre avec James Stirling le vendredi 20 février.

Entrée libre.

STAGE

La rubrique culturelle

La Maison organise du 17 au 20 février un stage consacré à la "rubrique culturelle", en collaboration avec l'Université de Grenoble III et le Centre de Perfectionnement des Journalistes. Il a pour but de proposer des éléments d'analyse et de réflexion sur la vie culturelle à partir de différents points : la politique culturelle d'une ville au travers de son budget ; le point de vue de responsables culturels (qu'attendent-ils de la presse ?) ; la pratique de l'information culturelle (reportages et enquêtes auprès d'équipes, d'équipements ou d'associations grenobloises).

Le stage s'adresse aux journalistes professionnels mais aussi à ceux que leur métier ou leur fonction conduisent à s'intéresser aux problèmes culturels par rapport à un processus d'information et de documentation. C'est dire qu'il devrait intéresser ceux qui, au sein des établissements ou associations culturels, ont à charge de concevoir, diffuser ou commenter les questions d'ordre culturel.

Pour tous renseignements, s'adresser au service Information (poste 318).

THEATRE

Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ?

de Nâzim Hikmet

Deux fois, Mehmet Ulusoy et le Théâtre de Liberté se sont trouvés en communion avec Nâzim Hikmet, poète, auteur, donc faiseur de textes mais aussi homme : *Légendes à venir* et *Le Nuage amoureux* n'étaient pas des "accidents". Ces deux spectacles réunissaient l'auteur et le metteur en scène autour de la même problématique : celle qui est faite d'êtres humains « comme les autres, avec deux yeux et un nez » (N.H.), avec leurs souffrances, leurs espoirs et leurs combats. Leurs combats, oui. Voilà certainement un des critères qui font le choix du Théâtre de Liberté. La grandeur de l'être qui sait dire non.

Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? nous parle d'un homme en lutte, accusé de trahison, qui se suicide : Et moi / je vous annonce / que dans Calcutta / ville de l'Inde / ils ont barré la route à un homme / ils ont mis au fer / un homme qui marchait... dit Nâzim Hikmet, et il ajoute : Sachez-le bien / pour moi / il est plus stupéfiant / plus puissant / plus immense et mystérieux / celui à qui l'on barre le chemin / celui que l'on met aux fers / l'Homme...

Quoi de plus naturel alors que le choix se portât sur cette œuvre, l'une des plus tragiques de l'auteur, celle d'un jeune homme de trente ans, révolté avant beaucoup d'autres ?

Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? est présenté huit fois dans la première quinzaine de février (voir pages 5 à 7, le dossier du spectacle établi par Patrick Brunel).

Du 3 au 12 février inclus.

Adh. : 22 F ; non-adh. : 40 F.

Février jour par jour

DI 1 ^{er}	Chants populaires yiddish, 17 h (salle TV). Cinéma : Kashima Paradise, 17 h (P.S.).
MA 3	Relais-Information, 18 h 30 (P.S.). Débat : L'énergie, c'est vous ! 20 h 45 (P.S.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 20 h 45 (G.S.).
ME 4	Animation chant choral, 18 h 30. Salle de répétition. Rencontres régionales de l'audio-visuel, 18 h et 21 h (P.S.). Rencontre avec Christian Zeimert, 20 h 45 (salle TV). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 20 h 45 (G.S.).
JE 5	Contes et poèmes yiddish, 18 h (salle TV). Rencontres régionales de l'audio-visuel, 18 h et 21 h (P.S.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 19 h 30 (G.S.).
VE 6	Rencontres régionales de l'audio-visuel, 18 h et 21 h (P.S.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 20 h 45 (G.S.). Orchestre de Grenoble, 20 h 45 (T.M.).
SA 7	Rencontres de l'audio-visuel, 14 h 30, 17 h et 21 h (P.S.). Relais-Information, 17 h (G.S.). Contes et poèmes yiddish, 18 h (salle TV). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé, 19 h 30 (G.S.).
DI 8	Ne laissons pas les morts enterrer les morts, 14 h 30 (P.S.). Rencontres régionales de l'audio-visuel, 17 h (P.S.).
MA 10	La vie juive en Europe de l'Est avant 1939, 20 h 30 (P.S.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 19 h 30 (G.S.).
ME 11	Entre et ferme la page, 15 h (T.M.). Rencontre avec Borvine Frenkel, 20 h 45 (P.S.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 20 h 45 (G.S.).
JE 12	Entre et ferme la page, 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). Théâtre : Pourquoi Bénerdji s'est-il suicidé ? 19 h 30 (G.S.). Débat : Judaïsme et révolution, 20 h 30 (P.S.).
VE 13	Entre et ferme la page, 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). Musique : L'héritage sériel, 15 h et 18 h 30 (salle TV). Récital de piano : Claude Helffer, 20 h 45 (P.S.).
SA 14	Entre et ferme la page, 9 h 30 (T.M.). Musique : L'héritage sériel, 14 h 30 et 17 h (P.S.). Chants populaires yiddish avec Talila, 20 h 45 (G.S.).
DI 15	Conte yiddish, 15 h (P.S.). Entre et ferme la page, 15 h (P.S.). Cinéma : Le Dibbouk, 17 h (P.S.).
MA 17	Entre et ferme la page, 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). Ciné-Enfants : Jeux Interdits, 14 h 30 (P.S.). Cinéma : "Traces" et "Mémoires", 20 h 30 (P.S.).
ME 18	Ciné-Enfants : Jeux Interdits, 14 h 30 et 17 h (P.S.). Entre et ferme la page, 15 h (T.M.). Jazz : Trio Couturier / Celea / Humair, 20 h 45 (G.S.).
JE 19	Entre et ferme la page, 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). Littérature : Y. Liviani et Th. Abdelaziz, 18 h 30 et 20 h 45. Jazz : Quatuor de saxophones, 20 h 45 (G.S.).
VE 20	Entre et ferme la page, 9 h 30 et 14 h 30 (T.M.). Architecture : Rencontre avec James Stirling, 20 h 45 (P.S.). Jazz : Swing Strings System, 20 h 45 (G.S.).
SA 21	Entre et ferme la page, 9 h 30 (T.M.). Jazz : Guérineau, Marmande, Reda, 12 h (P.S.). Jazz : Rencontre avec J. Reda, 14 h 30 (P.S.). Jazz : Mike Westbrook Brass Band, 17 h 30 (G.S.). Jazz : Enrico Rava Quartet, 20 h 45 (G.S.).
DI 22	Jazz : La mémoire du peuple noir (film), 12 h (P.S.). Jazz : Quintet John Carter / Sextet Elvin Jones, 14 h 30 (G.S.). Cinéma : Drôle de drame, 17 h (P.S.).
MA 24	Ciné-Opéra : Fidelio, 15 h et 20 h 30 (P.S.).
ME 25	Ciné-Opéra : Salomé, 15 h et 20 h 30 (P.S.).
JE 26	Ciné-Opéra : Don Giovanni, 15 h et 20 h 30 (P.S.).
VE 27	Ciné-Opéra : Moïse et Aaron, 15 h et 20 h 30 (P.S.).
SA 28	Ciné-Opéra : Salomé, 15 h et Don Giovanni, 20 h 30 (P.S.).

Guide pratique de la Maison de la Culture

HORAIRES

Ouverture : tous les jours, sauf le lundi, à 12 h.

Fermeture : à partir de 21 h lorsqu'il n'y a pas de spectacle en soirée ou dans l'heure qui suit la fin du dernier spectacle ; à 19 h le dimanche.

Bureaux : tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés, de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h.

Guichet adhésions : tous les jours, sauf dimanche, lundi et jours fériés de 14 h à 19 h ; de 13 h à 19 h du 14 octobre 1980 au 28 février 1981.

Billetterie-Location :

1) HORAIRES :

Tous les jours, sauf lundi, de 13 h à 19 h. Dimanches et jours fériés de 15 h à 18 h 45 et 1/2 heure avant les spectacles, lorsqu'il reste des places.

2) DELIVRANCE DES BILLETS :

— *collectivités* : à partir du 30^e jour précédant un spectacle, ou une série d'un même spectacle.

— *adhérents individuels* : à partir du 10^e jour.

— *non-adhérents* : à partir du 3^e jour.

Les réservations, avant ces délais, peuvent se faire par dépôt au guichet, ou par correspondance (joindre règlement et enveloppe timbrée). **Mais en cas d'affluence**, la Maison de la Culture ne garantit pas qu'elle puisse toutes les satisfaire.

Spectacles :

Les spectacles commencent à l'heure indiquée sur les program-

mes. Les éventuels retardataires comprendront qu'on doive, parfois, les faire attendre avant de les introduire dans la salle pour ne pas perturber le début de la représentation.

ADHESION (1)

Comment ?

Pour le nouvel adhérent ou le ré-adhérent :

— Remettre le bulletin d'adhésion entièrement rempli (pour les ré-adhérents ne pas oublier le numéro de la carte).

— Une photo (pour les nouveaux adhérents).

— La cotisation correspondante.

— Pour le nouvel adhérent ou le ré-adhérent venant par le canal d'une collectivité, remettre ces différents éléments au "relais" de sa collectivité.

Tarifs de la saison 1980-1981 :

— Adhésion (2) :

16 à 21 ans : 20 F

adh. collectifs : 25 F

adh. individuels : 30 F

— Abonnement à "Rouge et Noir" (mensuel de la Maison de la Culture) 9 numéros par an : 30 F.

— Adhésion + abonnement à "Rouge et Noir" (avec réduction sur le montant de l'adhésion) :

16 à 21 ans : 30 F

adh. collectifs : 35 F

adh. individuels : 40 F

(1) La présentation de la carte d'adhérent est demandée pour le retrait des billets et à l'entrée des salles.

(2) L'adhésion est gratuite de 10 ans à 16 ans, pour les chômeurs (sur présentation d'un justificatif) et au-delà de 65 ans.

A l'affiche de mars/avril

Arts Plastiques. A partir du 6 mars (et jusqu'au 26 avril), *50 ans de gravures chinoises sur bois* : une rétrospective organisée en collaboration avec l'association des Amitiés Franco-Chinoises.

Danse. Le Groupe *Emile Dubois*, après une tournée, au début de l'hiver, qui lui a permis de montrer son travail et d'affronter les professionnels de la danse et de la critique, revient avec une nouvelle création du 17 au 22 mars. Pour les plus jeunes, un autre spectacle de danse créé par Alejandro Witzman-Anaya, *Voyage en mosaïque*, se déroulera à la Maison de Quartier de la Ville-neuve de Grenoble du 10 au 17 mars inclus.

Cinéma. En mars, une semaine du *cinéma d'humour* du 10 au 14 complétée par le cinéma du dimanche. En avril, du 21 au 26, une sélection (12 films) du *Festival du cinéma des femmes* de Sceaux.

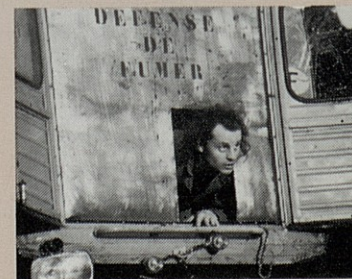
Chanson. *Serge Reggiani* sera dans la Maison pour un seul récital, le samedi 21 mars.

Musique. En mars, l'opéra de Claude Prey et Pierre Barrat, *Les Liaisons Dangereuses*, d'après Choderlos de Laclos (les 6 et 7) ; la suite de l'intégrale des *Sonates pour piano de Beethoven* en deux

concerts (les 20 et 21) ; le 3^e concert, dans la Maison, de l'Orchestre Symphonique de Grenoble, consacré à Bartok (le 28).

En avril, pour clore le cycle consacré à la musique contemporaine depuis 1945, une *Semaine de musique contemporaine* (du 31 mars au 4 avril). Et la *Passion selon St Jean* de J.S. Bach, le 24.

Théâtre. En mars, création d'une troupe grenobloise : les comédiens immigrés monteront (du 24 au 28) un *Don Quichotte*. Dans le même temps, les 26 et 27, la Maison accueillera Jean-Paul Farré dans *Le Farré sifflera trois fois*. Première semaine d'avril (du 1^{er} au 4) un spectacle drôle et tonique : *Essayez nos pédalos*, d'Alain Marcel.



Jean-Paul Farré Photo François Darras

univers yiddish yiddish velt

La Maison organise du 3 au 20 février une *Quinzaine de la Culture Yiddish* avec le concours du cercle Bernard-Lazare, du Centre Culturel Juif et du Club Edmond-Fleg, associations où se retrouvent, en nombre important, des membres de la communauté juive de Grenoble. Cette quinzaine permettra d'aborder différents aspects de la culture yiddish et de saisir la diversité – souvent méconnue – des communautés qui se reconnaissent en elle. Essentiellement au travers de multiples activités dont on trouvera le détail en page 9.

Cet ensemble est le fruit d'un travail entamé, il y a plusieurs mois, par Maurice Jondeau – en relation étroite avec des partenaires dont nous avons pu mesurer, tout au long de la mise sur pied de cette quinzaine, la disponibilité, l'engagement, voire la combativité – la confrontation n'étant pas toujours exclue ! Dans cette relation animée, dans ces échanges créés, le foyer d'action culturelle qu'ambitionne d'être la Maison a trouvé, une fois de plus, l'occasion d'illustrer une de ses raisons d'exister : être un lieu de rencontre et d'expression ouvert à un groupe social soucieux de faire partager ses préoccupations, ses espoirs et ses rêves.

Jacqueline Frank-Poznanski donne, ci-dessous, un certain nombre de repères historiques pour nous aider à pénétrer l'univers yiddish – un univers qu'on peut voir revivre, par ailleurs, sur les toiles de Borvine Frenkel et dans d'autres documents présentés.

En 1978, le prix Nobel de littérature est attribué au conteur et romancier yiddish, Isaac Bashevis Singer, dont les livres font revivre le judaïsme polonais d'autrefois.

En France, aux Etats-Unis ou ailleurs, des spectacles yiddish se montent, des cours se créent qui attirent essentiellement des jeunes. Les enfant des immigrés des pays de l'Europe de l'Est n'ont pas tout oublié. Longtemps fascinés par la seule occidentalité, ils sont aujourd'hui, à la recherche d'un temps perdu. On redécouvre ainsi une langue indissolublement liée à un monde que Singer décrit comme « riche en comédies et en tragédies, en sagesse, en folie, en bonté » (1). Un monde de rires et de larmes, de prières, de militance et de poésie.

Ce retour du refoulé démontre qu'une culture peut, dans une certaine mesure triompher de la mort : Hitler et Staline ont tenté d'assassiner la culture yiddish, mais quelque chose vit encore aujourd'hui. L'univers du *Shtetl* (bourgade juive de l'Europe de l'Est) est bien mort à Auschwitz, mais quelque chose tente de renaître, qui est de l'ordre de la mémoire et peut-être d'une nostalgie.

par Jacqueline Frank - Poznanski

La naissance du yiddish (IX^e siècle)

Le yiddish est, pour les Juifs, l'une des langues de l'exil et du périple diasporique ; comme le judéo-espagnol, le judéo-arabe, le judéo-provençal, etc. Il est étroitement lié au judaïsme achkénaze (2). Dans un texte qui sert de postface à l'Anthologie de la poésie yiddish de Charles Dobzynski (3), Shlomo Beilis écrit : « Le yiddish a son passeport géographique : l'Allemagne. Mais ce passeport, par la suite, s'est constellé de multiples visas d'entrée. Né dans ce pays, le yiddish, de concert avec le peuple, changera d'adresse et de centre ; en fin de compte, cette adresse devint le monde entier ». L'histoire du yiddish est, tout à la fois, celle des mouvances d'une langue et d'un peuple.

L'établissement des Juifs en Europe est antérieur à l'ère chrétienne. Mais on ne rencontre de communautés organisées qu'à partir des VIII^e, IX^e siècles. A cette époque, aucun phénomène de rejet spectaculaire de la part des pays d'accueil. Les Juifs parlent couramment les langues de ces pays. Mais peuple de l'Etude et du Livre, ils ne cessent de pratiquer l'hébreu, qui reste une langue sacrée, liturgique et savante. Ce double parler va très vite donner naissance à des "mixtes", à des dialectes parmi lesquels le yiddish tiendra une place très importante. Sa destinée sera particulière, car de dialecte et de "parler de bonnes femmes" il deviendra, au cours des siècles, une véritable langue de culture et de création. Avant 1939, les deux tiers de la population juive du globe parlent yiddish.

Le yiddish est né sur les rives de la Moselle et du Rhin, d'une sorte d'alliage entre le moyen-haut allemand et l'hébreu, alliage auquel s'ajoutent quelques éléments de vieux français et de vieil italien. Il adopte, dès le départ, l'alphabet hé-

braïque. A sa naissance, il est essentiellement un dialecte populaire, même si on le rencontre dans certaines gloses rabbiniques (4) même si l'on traduit en yiddish la geste de Samuel et David, ou des romans de chevalerie. D'autre part, le yiddish est aussi, dès l'origine, une langue pour les femmes, souvent ignorantes de l'hébreu. Au XVII^e siècle, on adaptera le Pentateuque en yiddish à l'usage des femmes. Ce qui a produit un des aspects les plus attachants du yiddish : il est aujourd'hui encore la "mameloshen" la langue de la mère. Langue qui berce, console et sait dire les mille reflets de la tendresse et de la sentimentalité.

Viennent deux siècles de croisades, qui sont pour les Juifs, un long cortège de massacres et d'expulsions. L'Eglise institue la ségrégation au quatrième concile de Latran, 1215. Les Juifs doivent être désignés par des signes distinctifs : ici la "rouelle" (ancêtre de l'étoile jaune), là le chapeau pointu... Commence aussi le temps du ghetto : le premier apparaît à Francfort en 1349. La communauté juive se replie désormais sur elle-même. L'anti-judaïsme chrétien qui règne en Europe occidentale conduit les Juifs à se rattacher plus que jamais à leur propre héritage culturel. Le yiddish va affirmer son originalité à l'égard des dialectes allemands dont il est issu ; il demeure un langage de la quotidienneté.

Pologne : on emporte sa langue

L'ère des croisades n'a pas été sans provoquer des migrations géographiques. Les Juifs commencent à partir vers l'Est. Ainsi le yiddish va intégrer en son sein nombre d'expressions slaves.

A la fin du Moyen Age, les conditions de vie des Juifs d'Europe occidentale, et notamment des Juifs d'Allemagne ne cessent de s'aggraver.

Or, à partir du XVI^e siècle surtout, les rois de Pologne, pour des raisons économiques et politiques, offrent aux Juifs une terre d'asile. Dans ce pays, ils purent jouir, pendant un certain temps, d'une relative liberté, étant considérés par le pouvoir comme une nation au sein d'un Etat plurinational et pluri-religieux.

Le nombre, la cohésion des Juifs de Pologne va progressivement donner naissance à tout un univers. L'étude des textes sacrés, une quotidienneté chaleureuse et colorée, des rites vestimentaires et surtout l'usage du yiddish – devenu langue des Juifs de l'Est – en constituent l'essence.

Mais le paradis polonais ne dure qu'un temps. En 1648 les cosaques d'Ukraine se révoltent contre le pouvoir polonais. Les Juifs, souvent intendants des nobles et adeptes d'une religion réprouvée tant

(4) Cette tradition du commentaire en yiddish, de textes hébraïques, existe encore aujourd'hui dans un certain nombre d'écoles talmudiques de Jérusalem, New York, etc.

(1) I.B. Singer : *Un jour de plaisir* (Stock).

(2) Judaïsme d'Europe centrale et orientale.

(3) *Le miroir d'un peuple* (Gallimard).

◀ suite de la page 13

par l'Eglise polonaise que par les cosaques orthodoxes, sont en fait les premières victimes de cette révolte. De véritables massacres sont perpétrés au sein des communautés.

Autres bouleversements pour eux : ils seront bientôt intégrés dans le royaume des Tsars ; la Russie annexe l'Ukraine au XVII^e siècle, la "nouvelle Russie" et une grande partie de la Pologne au XVIII^e siècle.

Lumières et Hassidisme.

Au XVIII^e siècle, la *Haskala* – le mouvement des Lumières – offre aux Juifs d'Europe de l'Ouest l'accès à la citoyenneté. Ils vont s'engouffrer dans l'occidentalité, perdant bien souvent la mémoire de leur identité. En Europe de l'Est, l'influence de la *Haskala* ne sera réellement perceptible que plus tard et aura une connotation différente.

Les communautés d'Europe centrale et orientale sont sorties exsangues des bouleversements qu'elles viennent de connaître. Composées de petits commerçants, d'artisans, d'aubergistes, elles sont à la recherche d'un espoir. De cette quête spirituelle naîtra le Hassidisme. Important mouvement religieux populaire, le Hassidisme met l'accent sur la ferveur simple plus que sur l'étude savante (5). On prie en dansant, on chante en priant. Les Hassidim vont considérablement enrichir les écrits yiddish par des légendes et des contes, des récits poétiques ou mystiques. Le mouvement continuera à se propager dans toutes les communautés de l'Est au XIX^e siècle et au début du XX^e (6). L'aube de la *Haskala* de l'Est est à l'origine d'une amorce de littérature yiddish profane.

Des militants et des poètes.

C'est le XIX^e siècle qui donne au yiddish ses lettres de noblesse : il cesse d'être un dialecte pour devenir une langue d'écrivains et de militants.

La société juive de l'Est – 75 % des Juifs du globe – se diversifie : bourgeoisie naissante, petit peuple "yiddichisant" que le développement du capitalisme transforme en véritable classe ouvrière

(5) Qui est défendue par ceux que l'on nomme les "mithnagdim" - cf. Arnold Mandel : *Des Juifs Hassidiques du XVIII^e siècle à nos jours* (Hachette).

(6) Des groupes de Hassidim existent aujourd'hui surtout aux Etats-Unis et en Israël.

Enfants au "Heder" (école talmudique)



En chemin vers la maison d'étude

juive, intelligentsia imprégnée tant par le judaïsme que par les idéologies occidentales ("nationalitaires" ou révolutionnaires). Alors qu'à l'Ouest, l'ouverture de l'occidentalité a coïncidé avec un processus d'assimilation, à l'Est, il va de pair avec l'affirmation d'une identité juive originale.

A la mort du Tsar "libérateur" Alexandre II (1881), commence un déchaînement d'antisémitisme et de pogroms d'une rare violence. Les réactions sont vives dans les communautés. Certains partent vers les Amériques. D'autres décident de créer des mouvements de libération nationale. Se constitue ainsi tout un judaïsme "séculier" qui voisine tant bien que mal avec les courants religieux.

Parmi ces mouvements, deux types d'organisations joueront des rôles essentiels : le Bund, et les organisations sionistes.

Le Bund, créé en 1897, est une vaste organisation socialiste. Il cherche à structurer les masses juives qui constituent déjà une minorité nationale. S'opposant aux partisans de l'assimilation et aux sionistes, il demande l'autonomie des institutions scolaires et culturelles, la libre gestion des œuvres d'assistance sociale, des représentants au sein des parlements et surtout la reconnaissance du yiddish comme langue nationale des Juifs de l'Est. Les bundistes refusent l'hébreu, à leurs yeux trop "clérical", et la langue du pays d'accueil parlée dans les milieux assimilés et bourgeois. Le yiddish leur semble être la seule langue populaire et progressiste.

Selon les sionistes, c'est en Palestine qu'il faut reconstruire une nation juive. Ils préconisent un retour à l'hébreu – mais le font bien souvent en yiddish ; Borochof, fondateur du sionisme socialiste, devra apprendre le yiddish, alors

qu'il parle le russe, pour s'adresser aux masses.

Une abondante presse yiddish va refléter l'ensemble de ces affrontements idéologiques. Le yiddish fleurit aussi ailleurs : dans les écoles primaires et secondaires, au théâtre, mais surtout dans les livres.

Le XIX^e siècle est la véritable date de naissance de la littérature yiddish. "Mandel Moher Sephorim" – Mandel, marchand de livres, "Scholem Aleichem" – La paix soit avec vous, I.L. Peretz, sont considérés comme les pères fondateurs de cette littérature. Mandel s'attaque aux séquelles du Moyen Age juif. Scholem Aleichem, fait parler le petit peuple (cf. Tévie, le laitier, qui deviendra, dans une adaptation récente pour la scène "Un violon sur le toit"). Peretz, dramaturge et conteur, part à la recherche de nouvelles formes littéraires. A cette même époque, des poètes-troubadours colportent de fêtes en auberges et de mariages en tavernes des thèmes du quotidien qui s'intégreront à ce trésor folklorique que constitue le chant populaire yiddish.

Ancien et nouveau mondes.

Dès la fin du XIX^e siècle, une partie du monde yiddish se situe outre-Atlantique. Entre 1900 et 1914, 1 500 000 Juifs quittent l'Europe de l'Est pour fuir la misère et les pogroms. Ils s'installent aux Etats-Unis (7). Arrivent des Hassidim en caftan noir, mais aussi et surtout beaucoup d'ouvriers, souvent issus du Bund. Ils formeront un prolétariat urbain, spécialisé dans l'industrie textile. On continue à s'exprimer en yiddish. (Une progressive ascension sociale des Juifs américains entraînera un net recul de la langue.) On milite – les ouvriers Juifs joueront un rôle très important dans le syndicalisme américain. On publie livres (8) et journaux. La littérature yiddish américaine est au départ une littérature prolétarienne. Puis, elle devient peu à peu plus subjective, plus introspective, souvent nostalgique et poétique. Un géant va bientôt dominer cette littérature : I.B. Singer qui, jonglant avec le réalisme et le fantastique, parvient à res-

(7) Le centre de la vie juive "diasporique" ne se situe plus, aujourd'hui, en Europe, mais sur le continent américain. Deux grandes vagues d'immigration vers l'Amérique : l'une entre 1880 et 1917, l'autre avant la seconde guerre mondiale.

(8) Il y a deux littératures judéo-américaines : l'une de langue yiddish, l'autre de langue anglaise. Cf. Rachel Ertel : *Le roman juif américain* (Payot).

Le Ghetto en flammes





Les journaux du Bund

susciter la Varsovie juive et l'univers du *Shtetl*. Il existe aussi tout un monde théâtral d'expression yiddish, surtout à New York.

En Europe orientale, le panorama politique s'est profondément modifié : la Pologne existe à nouveau depuis 1920. Sur les rivages de la Baltique, trois États indépendants se créent : Lituanie - Lettonie - Esthonie. Les Juifs y sont nombreux. La Russie devient l'U.R.S.S. Dans ce pays, la minorité nationale juive est, au départ, reconnue. Les Juifs obtiennent non seulement l'abolition de toute discrimination, mais encore des droits politiques (municipalités et tribunaux juifs) et culturels (presse, écoles, théâtres). Le culte est toléré, mais la propagande sioniste interdite. On assiste à un épanouissement spectaculaire des écrits yiddish : 635 livres sont publiés en 1932. On compte en 1935 près de 1 000 journaux. La Révolution fait émerger de nouveaux thèmes littéraires : Peretz Markich dit l'horreur des pogroms, mais aussi sa foi dans la Révolution. Itzik Fefer, Moshe Kulbak, David Bergelson, "Der Nister" (le caché), Leib Kvitko publient de nombreux textes.

Avant la seconde guerre mondiale, le yiddish est revenu vers l'Europe de l'Ouest. En France, de nombreux Juifs de l'Est pensent trouver un refuge face aux pogroms et à la montée de l'antisémitisme. Ils s'installent à Belleville, dans le Sentier ou au Marais. Ils sont artisans, petits faconniers, négociants. Leurs spécialités : la confection, la maroquinerie, la chapellerie, la fourrure, etc. Comme ceux qui partirent vers les États-Unis, ils constituent une couche populaire qui parle, lit et milite en yiddish. Dans les années 20-25, plusieurs journaux voient le jour : Parizer Haynt (sioniste), Parizer Zeitung (socialiste), Die Presse (communiste), Morgenstern (bundiste). Là en core, l'ascension sociale entraînera le

recul du yiddish, mais il y eut aussi le départ vers les camps...

La langue des Juifs assassinés.

Dans la nuit d'Auschwitz, une plaie béante s'ouvre au sein du peuple juif. Une immense zone de silence s'inscrit désormais au cœur du monde yiddish. Les survivants sont confrontés à l'indicible : « Il vint un temps où l'art du verbe fit banqueroute dans sa confrontation avec une réalité apocalyptique » (9).

Quelques poèmes s'écrivent qui ne disent que la mort. Dans les ruines du ghetto de Varsovie, on découvre, écrite en yiddish, en hébreu parfois, l'émouvante chronique de l'historien Emmanuel Ringelglum, mort à Varsovie le 7 mars 1944 (10).

Autre version de la nuit dans le monde communiste. Lénine et Staline ne souhaitaient pas réellement préserver la spécificité juive. Le yiddish leur semblait constituer un moyen provisoire de « porter la dictature du prolétariat dans la rue juive » (11). Nombre de Juifs de l'Est sont d'ailleurs devenus communistes. Mais lorsque commence véritablement l'ère stalinienne, les leaders d'origine juive (Kamenev, Zinoviev, Radek) sont politiquement et physiquement éliminés.

(9) Beilis : *Anthologie de la poésie yiddish de Dobzynski*, Postface.

(10) Emmanuel Ringelblum : *Chronique du ghetto de Varsovie* (Laffont).

(11) Cf. programme de la section juive du Commissariat du peuple pour les affaires de nationalités.

Peu à peu, la culture yiddish sera démantelée. On ferme les écoles, les journaux, les théâtres. On arrête par centaines les représentants de l'intelligentsia, les animateurs du Comité juif antifasciste (créé en 1942 par Staline, ce comité était chargé de faire de la propagande prosoviétique dans le milieu juif occidental et surtout américain). Des écrivains comme Féfer, Markish, Bergelson, "Der Nister" Kvitko, sont arrêtés et presque tous assassinés. Assassiné aussi le président du Comité Juif antifasciste, l'acteur Salomon Mikhoels (12). Depuis, les Juifs soviétiques (3 millions environ) sont devenus, pour beaucoup, ceux qu'Elie Wiesel appelle "Les Juifs du silence" (13).

Aujourd'hui.

Il existe un État juif qui a choisi pour langue l'hébreu (et nombre de Juifs "diasporiques" parlent l'hébreu). Des Juifs de l'Est, des Juifs à l'Est utilisent encore le yiddish. Cependant pour les plus jeunes, il tendrait à devenir une langue morte. Or, le besoin de racines, le besoin d'un mythe des origines en a reconduit certains du côté du yiddish. Ainsi on le parle, ou on le repare un peu. Mais le monde yiddish vit désormais en ce point précis où se croisent les chemins du réel, de la mémoire et de l'imaginaire. ■

(12) Cf. le livre d'Esther Markish, femme de Peretz Markish : *Le long retour* (Laffont) ; ainsi que son témoignage oral à la Maison de la Culture de Grenoble en 1972.

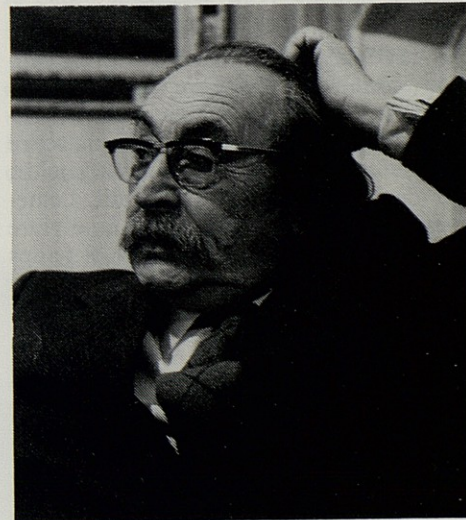
(13) Elie Wiesel : *Les Juifs du silence* (Seuil).

Deux ou trois choses que je sais de mon père...

Borvine Frenkel

Ils étaient une fois, à l'Est en Europe, les hommes à barbes très noires ou très blanches, les femmes silencieuses et bavardes, les enfants pâles et sombres. Ils avaient longtemps voyagé bien avant leur naissance et maintenant, le chapeau sur la tête, ils restaient là ; leurs villages étaient parfois en Pologne et souvent en Russie quand la frontière allait et venait derrière une guerre qui allait et venait. Ils étaient tout à fait et pas du tout chez eux, ce qui est l'équilibre même dans ce pays sans nom. Ils ne naissaient pas tous au même âge et, même, jamais le jour de leur naissance ; leurs mères disaient que, comme ça, ils n'iraient pas à la guerre plus tard quand il y aurait la guerre. Le calendrier frontière le temps. C'était là et quand Borvine Frenkel est né un soir.

A l'Est la révolution, la tradition derrière, la peinture devant, les trois plateaux de la balance vacillent. Les frontières et le temps passent. Il pense sa colère, la crie sur de grandes feuilles qu'il placarde la nuit, la lit à haute voix le jour, dans les villages tous ne lisent pas. On l'arrête. La prison de Varsovie qu'il quitte en cachette lui ouvre le monde. Berlin des années vingt, théâtre "Proletkult" où il expulse sa révolte. Bruxelles d'où on expulse ses tableaux. Etrange marin, il embarque en Angleterre ; indésirable étranger on le débarque au Mozambique. Paris des années trente, Borvine Frenkel peint



Borvine Frenkel

Photo Eva-Rodgold

et s'en va, s'en va et peint. Les émigrants habitent l'exil, les apatrides s'éparpillent. L'art circule de gare en train, de train en gare, de quelque part à plus loin. L'ordre noir apocalypse l'Europe. Le temps mobilise l'espace. Borvine Frenkel peint comme un conte, le visage du village tout près si loin, il neige sur la mariée, le chemin vers ici et là, les pas de traces de pas, la mélodie rattrape la musique, le regard dedans dehors, la couleur cache la couleur, les rabbins questionnent, le livre écrit le livre, le souvenir du souvenir de la mémoire n'oublie rien.

Anne Zamire.

En novembre 1980, à l'occasion du deuxième Festival du Cinéma Français à Grenoble et dans l'Isère, le public de la région aura pu, entre autres choses, se familiariser un peu plus avec la création cinématographique locale. Pour certains ce fut même une découverte : ainsi pour la profession et les critiques venus de la capitale.

D'autres rencontres ont contribué à cette révélation : ainsi la semaine de l'Atelier Cinéma du Dauphiné (1), ou vont le faire : ainsi les journées consacrées ce mois-ci à l'audio-visuel régional.

Nous connaissons J.-P. Bailly, Y. Bardin, D. Donadel, L. Martin, A. Thomas, nous avons fait connaissance avec A. Massonneau et C.Y. Wong, réalisateurs de *10° 5 à l'ombre* et de *L'aspect rose de la chose*.

La presse locale, comme la presse nationale, ont largement fait écho à ces deux films, reconnu leur qualité et leur intérêt, suivant ainsi le public qui s'est pressé, nombreux, à leur projection (2).

L'examen de passage semble donc avoir été subi avec succès. Raison de plus pour avoir eu envie aujourd'hui de rencontrer l'un des deux protagonistes : Alain Massonneau.

Nous avons parlé de lui, du cinéma, de son rapport au septième art, de ses projets, des recherches, actuellement en cours, pour améliorer la technique du montage, mais aussi de la mort de John Lennon et, bien sûr, de *Nick's Movie*, le dernier film de Wim Wenders.

Alain, petit gabarit, numéro d'INSEE 1.51.11.03.310.033, n'est pas très causeur, comme en témoigne son film *10° 5 à l'ombre*. Attentif, il écoute plutôt. Efficace mais présent. Amusé, parfois un rire moqueur. Il sait s'enthousiasmer. Lucide, sûr de lui, il ne fait pas de bruit. Lentement mais sûrement, il œuvre à ne vivre que du cinéma, pleinement et à temps plein, d'où un palmarès déjà éloquent.

Une carrière bien entamée...

En 1973, il tourne son premier film : *Balade pour un cycliste*. Un court-métrage qui, avec les suivants, sera décomposé pour aboutir à leur construction de *Passage à Miréfleure* : un long métrage autofinancé, une fiction à caractère expérimental qu'il préfère définir comme la somme d'essais cinématographiques. Ces recherches furent présentées aux festivals de Toulon, de Belfort et de Digne. Elles s'accompagnèrent de la création du groupe ICE. Glace en an-

(1) "Rouge et Noir", décembre 1980.

(2) "Libération", 21 novembre 1980 : « 10° 5 à l'ombre, pas un mot de commentaire critique : l'image se suffit à elle-même... Le regard d'Alain Massonneau n'est pourtant pas complaisamment sordide - plutôt discret, plein de respect et même d'humour ». "Le Monde", 12 novembre 1980 : « C'est de l'Isère que venaient 10° 5 à l'ombre d'A. Massonneau, sur le naufrage de la vieillesse et surtout une œuvre remarquable *L'aspect rose de la chose* de C.Y. Wong, sur l'homosexualité et sa contestation radicale de l'ordre social ».

silence on tourne : alain massonneau, première

propos recueillis par Richard Macia



Photo Jo Genovèse

glais, mais aussi Information Cinéma Expression. Groupe qui s'implique dans l'UNPACC (3) dès sa création et où l'on trouve Claude Michaud, photographe de publicité, qui s'initiait à la caméra. Depuis, on lui doit la quasi-totalité des images tournées dans la région, toutes celles des films d'Alain.

En 1976, il accompagnera Daniel Donadel au Portugal, en tant que preneur de son sur le reportage *Une armée ne fait pas le printemps*.

En 1978, le Musée de peinture de Grenoble lui commande *L'état muséal*. Ce sera son premier cachet. Jusqu'alors, il vivait en ayant recours aux boulots les plus divers.

O.S. dans une usine, il y rencontre un ouvrier pas comme les autres. C'est du moins ce que l'on pourrait penser, alors qu'en fait il s'agit d'un ouvrier parmi les autres. Pourtant il a une particularité : il aime le cinéma et a fait quelques films en Super 8. Avec lui, Alain réalise *Moïse* (4). Il assiste Renaud Victor pour le tournage de *Hé ! tu m'entends*, à la suite de contacts noués au festival de Digne. Parallèlement, Roberto Neumiller, photographe grenoblois, lui montre des photos prises dans un hospice de vieillards du côté de St-Marcellin. L'émotion provoquée le décide à faire un film sur ce lieu. S'engage alors la bataille pour financer *10° 5 à l'ombre*.

Son cinquième film sera financé par l'aide aux courts-métrages du Centre National du Cinéma. *C'est con la vie*, titre provisoire, raconte deux trajets en parallèle, différents en apparence mais semblables dans leur fond. Les deux sont liés

(3) Union pour l'Animation et la Création Cinématographique, association à vocation départementale qui produit des films, en diffuse et gère un pool de matériel.

(4) *L'état muséal* et *Moïse* sont disponibles à la vidéothèque de Grand'Place et à l'UNPACC (3, quai Stéphane-Jay à Grenoble) ; *10° 5 à l'ombre* est diffusé par l'UNPACC, par l'Atelier Cinéma du Dauphiné (Maison de la Culture de Grenoble).

à l'enfermement, l'un physique, la prison, l'autre psychique, la schizophrénie.

L'obtention de cette aide marque une reconnaissance de son travail par la profession. Son montant de 60 000 F, premier apport, lui permettra de franchir une nouvelle étape dans les moyens à mettre en œuvre. Il envisage de tourner en super 16 mm pour un gonflage en 35 mm. Un label supplémentaire dans la carrière de tout jeune cinéaste dont l'apprentissage est ainsi jalonné de bornes.

Tel est l'itinéraire imposé quand on est autodidacte et qu'on n'a pas ses entrées... Ce court-métrage, sa première véritable fiction, constitue lui-même un pas supplémentaire vers le long-métrage dont deux projets dorment dans ses tiroirs.

... qui demande à suivre son cours.

Q. Content de cette aide ? Le fait que tu sois mentionné sur le *Technicien du film* aux côtés d'Isabelle Huppert est un peu une consécration.

R. Un bien grand mot. Quoique à notre échelle on peut le considérer ainsi. Si je ne l'avais pas obtenue, je crois que j'aurais eu le sentiment de régresser. C'est une satisfaction mais avec une légère déception. Les sommes allouées habituellement sont de 80 000 F, mon budget est de 180 000 F. Il inclut la masse salariale qui entre pour moitié. Il faudra encore une fois tirer un trait sur ce chapitre. Le film fini, il reste l'espoir d'obtenir la prime à la qualité - auquel cas on pourrait se payer.

Q. Quels problèmes te faut-il affronter pour cette réalisation ?

R. La monnaie. Il n'y a rien de nouveau en cela. Comme d'habitude, il va falloir y aller de ma poche. Le cinéma est l'art qui nécessite le plus d'argent. Jusqu'à présent, j'ai surtout travaillé en situation de reportage avec une équipe légère. Cette fois, les conditions de tournage imposent une plus grande division des tâches. J'aurai, aussi, à diriger des acteurs. Jusqu'à présent de par leur mode de production, mes films relevaient du secteur non-commercial. L'aide du CNC implique une maison de production pour gérer le budget. J'ai des accords de principe à Paris avec "les Films d'ici", mais je préférerais créer une dynamique pour la mise sur pied d'une S.A.R.L., ici à Grenoble.

Q. Y-a-t-il des difficultés à faire du cinéma à Grenoble ?

R. A mon niveau actuel, pas plus qu'ailleurs. Cependant, il est nécessaire d'avoir des liens, des relations, des relais qui soient à Paris, au cœur de la bête. Les festivals favorisent ces rencontres, c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Nicolas Philibert, réalisateur de *La voix de son maître* et assistant de René Allio, ainsi que de Coppans et Nahoum des "Films d'ici". Aujourd'hui, ce sont des

amis. Par la suite tout dépendra de la viabilité de cette S.A.R.L. Mon souhait serait de rester à Grenoble.

Q. En quoi cette structure de production constitue-t-elle un enjeu ?

R. Elle doit permettre de drainer de nouvelles sources de financement, c'est-à-dire élargir l'éventail de production et de distribution actuellement existant. C'est aussi créer ses propres outils de travail. Pour pouvoir travailler, bon nombre de cinéastes, aujourd'hui, deviennent leur propre producteur et distributeur, que ce soit aux Etats-Unis ou en Allemagne. En France, c'est le cas de François Truffaut, P. Vechiali, R. Gilson, etc. Dernièrement, j'ai rencontré Y. Le Masson et J.-M. Carré, réalisateurs de *Regarde, elle a les yeux grands ouverts* et de *Alertez les bébés* ; leur expérience du collectif du "Grain de sable" est pleine d'enseignements. Ils viennent, par ailleurs, d'acheter à Paris un cinéma : le Saint-Séverin.

Q. Tu veux donc t'inscrire dans le mouvement "Cinéma des Régions" ?

R. Non dans le sens militant du concept. Le Dauphiné, à ma connaissance, n'a pas d'identité culturelle profondément marquée, comme l'Occitanie ou la Bretagne - régions dans lesquelles des luttes, interdépendantes de luttes économiques et politiques, sont engagées pour affirmer ou retrouver cette identité. Grenoble serait plutôt riche de son melting-pot. Moi-même, je suis originaire du Massif Central, je n'habite Grenoble que depuis 1970 mais j'y suis attaché. La région pour la région ne m'intéresse pas ; la cueillette des noix ne me concerne pas. Oui dans le sens où, en tant que cinéaste, l'environnement dans lequel j'évolue est la matière première de mon travail. Les événements qui surviennent, les rencontres que je fais, des personnages que je croise, des lieux, des atmosphères. Tous les jours je découvre des sujets susceptibles de faire un scénario. Par exemple, mais c'en est un mauvais, il ne m'est pas proche : le procès des proxénètes. Des producteurs de Paris s'y intéressent.

Q. Comment devient-on cinéaste ?

R. La filière classique, ce sont les écoles privées, l'université ou l'IDHEC, la seule habilitée par la profession. En ce qui me concerne, l'apprentissage s'est fait sur le tas. Très jeune, j'ai fait de la photo, puis j'ai eu le désir d'images animées. Des idées me trottaient dans la tête. Je n'avais pas de formation ou de culture cinématographique. Le moment le plus marquant dont je me souviens, c'est une caméra d'occasion, une Paillard-Bolex 16 mm à manivelle. Elle était exposée dans la vitrine d'un photographe sur le chemin du lycée. J'étais fasciné. A force de passer devant, j'ai fini par l'acheter 800 F. Ce devait être en 1969. C'est avec elle que j'ai tourné mes premiers courts-métrages. ■

la lecture publique en danger

Dossier préparé par les Bibliothèques de Grenoble

Dans le précédent numéro de *Rouge et Noir*, nous avons commencé la publication d'un dossier préparé par les bibliothécaires sur l'avenir de la lecture publique à Grenoble. Nous le terminons aujourd'hui avec un certain nombre de services originaux, eux aussi menacés dans leur développement : bibliothèques enfantines, médiathèque de l'Arlequin ; prêt aux collectivités, discothèques et audio-visuel.

Bibliothèques enfantines

A Grenoble, il existe 10 bibliothèques enfantines dans les quartiers et deux services d'intervention : un bibliobus pour les quartiers et un service de prêt aux collectivités.

Les locaux sont quelquefois petits (50 m² pour les Alpains) ; ils ne sont pas toujours bien situés (la bibliothèque Hauquelin est installée au 2^e étage d'une M.J.C.) et nous sommes contraints de fermer en même temps que l'équipement, soit deux mois de l'été.

Elles ont, pour la plupart, des locaux non prévus initialement pour cette utilisation (celle de Teisseire occupe un appartement F3 au rez-de-chaussée d'une tour). Et pourtant, 60 % des enfants de Grenoble de 5 à 14 ans les fréquentent soit individuellement, soit collectivement avec leur classe. Deux cents classes touchées sur les 400 du cycle élémentaire. L'ouverture d'une section enfantine est toujours assurée d'un succès submergé. Elle est, et sera longtemps encore trop petite, n'aura jamais de livres à prêter et son personnel sera constamment accaparé par des utilisateurs avides de savoir, mais aussi de rêves et de jeux. Il n'y a pratiquement pas de limites aux activités que peut avoir la bibliothèque pour enfants. Depuis l'animation, jusqu'au travail avec les écoles, en passant par l'éveil au langage.

Les seules limites sont celles des moyens, et dans le domaine de la littérature enfantine, comme c'est le cas trop souvent, les moyens sont à la seule charge de la commune. Pourtant l'enseignement primaire est sous la responsabilité du Ministère de l'Éducation. On peut lire dans le Bulletin Officiel de l'Éducation (le B.O.) de septembre 1980 que pour les horaires applicables au cycle moyen des écoles primaires « la préoccupation majeure du maître doit être de consolider l'apprentissage de la lecture et d'obtenir que les enfants lisent plus et mieux..., que tout enfant ait découvert que la lecture est source de plaisir et que sa pratique dépasse largement le cadre scolaire... que savoir lire, c'est aussi pour l'enfant aimer lire... »

Mais de quels moyens disposent les maîtres pour réaliser cet objectif... du seul manuel scolaire... d'une armoire de livres défraîchis et démodés ! au mieux... de la bibliothèque du quartier quand il y

suite page 18 ►



Photo Jo Genovèse

◀ suite de la page 17

en a une ! c'est-à-dire quand les municipalités ont su prendre conscience de l'intérêt de la lecture comme source d'émancipation individuelle et sociale... Le Ministère définit les objectifs (et il faut reconnaître que ces objectifs sont bons...), les municipalités payent...

La Ville de Grenoble ne se dérobe pas quand il y a une responsabilité à prendre. Aussi n'a-t-elle pas hésité à engager un travail en direction du public scolaire, dans le cadre du scolaire. Etabli sur la base d'un volontariat réciproque des enseignants et des bibliothécaires, ce travail est un outil important pour la lutte contre les inégalités culturelles des enfants ; il se concrétise par l'accueil dans le cadre du tiers temps pédagogique de 6 à 7 classes par semaine dans chaque bibliothèque infantine. Cet effort peut être évalué à 400 000 F par an... Ce qui est beaucoup trop important pour un secteur qui devrait être intégralement pris en charge par l'Education...

Cet effort, en effet, la Ville est trop seule à le faire... Aussi la solution réside dans la mise en place d'une bibliothèque centre documentaire (B.C.D.) par groupe scolaire... Une incitation, une sensibilisation importante en direction de l'école avec des opérations-test ont été engagées à la Villeneuve, au Grand Châtelet, à Mistral... Mais l'Etat ne suit pas... bien au contraire, il poursuit sa politique de désengagement, qu'il aggrave par la libération du prix du livre, cette mesure n'ayant pas des répercussions seulement sur les prix, mais aussi sur la qualité physique et intellectuelle des ouvrages.

1000 SOLEILS
coûtait 22 à 37 F en 1979
coûte en 1980 de 27 à 42 F.

ENFANTIMAGES
coûtait de 12 à 18 F en 1974
coûte en 1980 de 15 à 22 F.

FOLIO JUNIOR
coûtait en 1979, 10 F
coûte en 1980 de 10 à 15 F.

Et les éditions Gallimard, chez qui sont publiées ces collections, représentent près de 20 % des achats dans les sections enfantines. Conséquence sur nos achats :

Année	Titres	exemplaires
1977	760	7 600
1978	392	4 028
1979	364	3 276
1980	387	3 613

La municipalité de Grenoble a mis l'accent sur l'enfance pour les années à venir. La réalisation de ces objectifs sera d'autant plus facile que nous aurons votre soutien, soit individuel, soit dans le cadre des associations de parents d'élèves ou des syndicats d'enseignants.

Il faudra donc continuer à lutter pour conquérir le pouvoir de lire ! ■

Joëlle Xouillot.

Médiathèque de l'Arlequin : une bibliothèque différente

Bibliothèque du quartier de l'Arlequin, elle propose le prêt de livres et de disques à la fois à la section adulte et infantine. Le prêt direct de disques aux enfants est un cas unique en France.

Autre particularité : cette bibliothèque est intégrée à la Maison de Quartier et au C.E.S. A ce titre l'équipement est également centre de documentation et d'information du C.E.S., bibliothèque des services formation et vidéo, et partenaire à part entière des écoles maternelles et primaires du quartier ; l'un des objectifs étant la création et la gestion dans chaque école de bibliothèques-centres documentaires complémentaires de la bibliothèque du quartier.

Le budget de fonctionnement est essentiellement supporté par la Ville. En 1980, livres, disques et périodiques ont été intégralement financés par la Ville pour une somme de 94 000 F, alors que pour sa part, le centre de documentation dépendant de l'Education Nationale consacre 3 000 F à ces mêmes achats ! La médiathèque accueille plus de 2 000 enfants des quartiers 1 et 2, et 1 200 adultes. A l'heure actuelle, la section infantine est handicapée par le manque de livres et le manque de temps du personnel ; deux livres et un disque par inscrit et le renoncement à la bibliothèque du quartier 2 a encore aggravé la situation.

Une amélioration rapide s'impose. ■

Maylis Dulois.

Le service de prêt aux collectivités : il roule pour vous

Créé à Grenoble depuis de nombreuses années, le service de prêt aux collectivités a connu, il y a 3 ans, une importante réorganisation assortie d'un

Biblio-discobus, prêt aux collectivités



Photo X

accroissement considérable de ses moyens. Trois bibliothécaires, disposant d'un fonds récent de 2 500 ouvrages et de 3 000 disques pour adultes et pour enfants, desservent une centaine de collectivités grenobloises très diverses : entreprises, collectivités d'enfants, résidences de personnes âgées, équipements sociaux, soit sous forme de dépôts d'ouvrages régulièrement renouvelés, soit par un passage mensuel d'un biblio-discobus offrant un choix de 4 000 titres et stationnant dans les collectivités.

Pourquoi un tel effort ?

La volonté politique de développer l'accès à la lecture pour tous les Grenoblois se heurte à des obstacles qui ne sont pas seulement techniques ou financiers mais aussi sociaux et politiques (temps de travail, conditions et niveaux de vie, handicaps socio-culturels, inégalités criantes...).

Il est apparu rapidement qu'une vraie politique de la lecture supposait un réseau et une diversité d'équipements permettant l'adaptation aux différentes demandes. Par sa souplesse et sa mobilité, le prêt aux collectivités est un instrument fondamental pour une telle politique. Son succès a d'ailleurs été tel qu'il menaçait la qualité du service et qu'il a fallu limiter à cent les collectivités desservies.

Il est capital de maintenir cette qualité, particulièrement importante pour un premier contact avec la lecture. On ne peut escompter une mobilisation des Grenoblois pour la défense de services médiocres. Les collectivités desservies savent aujourd'hui sur quelles bases elles peuvent revendiquer le développement d'une politique dynamique pour la lecture. ■

Jacques Perret.

Les discothèques et l'audio-visuel

L'intégration des nouveaux supports est-elle encore possible ?

Le livre demeure un support privilégié de la communication des connaissances et des idées dans tous les domaines.



Service audio-visuel Grand'Place

Photo Ville de Grenoble - services techniques

Cependant, à côté de lui, les supports sonores (disques, bandes magnétiques, cassettes) et les vidéogrammes deviennent à leur tour objets d'un usage social très important.

La Ville de Grenoble, dans le cadre de sa politique de développement de la lecture a compris ce phénomène social et c'est pourquoi on trouve aujourd'hui dans son réseau de bibliothèques 3 discothèques de prêt et un service audio-visuel permettant de consulter sur place une documentation audio-visuelle naissante.

Ouverts depuis peu de temps (Arlequin : 1973 ; Grand'Place : 1976 ; Maison du Tourisme : 1977 ; Audio-visuel : 1979), ces services ont connu auprès des lecteurs et du public un succès fulgurant : 150 000 prêts à quelque 7 500 adhérents actifs pour l'année 1979.

Toutefois, l'étranglement budgétaire – ressenti par tous les équipements culturels – se fait ici particulièrement inquiétant, non seulement pour le présent, mais aussi pour le moyen et plus long terme. En effet, la fréquence de sortie (le taux de rotation) des documents exigerait que le tiers des collections soit renouvelé chaque année. Or, nous en sommes loin ! En 1980, l'accroissement des fonds de disques par rapport aux collectivités existantes n'aura été que de 15 % – deux fois moins. La conséquence la plus fâcheuse, dans ces conditions, se traduit par une dégradation des collections qui n'ira qu'en se développant si des solutions ne sont pas apportées à cette situation.

L'accroissement des collections pour la discothèque de la Maison du Tourisme a suivi la pente suivante : 1978 : 2 045 disques ; 1979 : 1 434 ; 1980 : 400. De quoi 1981 sera-t-il fait ? Nous souhaitons pouvoir adopter la gratuité des prêts cette année, compte tenu de l'aug-

mentation des adhésions annuelles ; cela ne sera pas possible avant que nous ayons pu résorber la situation actuelle. Des dispositions ont été prises pour 1981 : autonomie budgétaire, reventilation des recettes des prêts sur les dépenses... Mais les meilleures mesures consisteraient à pouvoir offrir à un public exigeant un service gratuit et de qualité. ■

Les discothécaires.

A Grand'Place : des livres mais aussi des images

Il y a quelques mois, souhaitant rendre compte du travail effectué par l'artothèque de Grand'Place, nous avons rencontré sa responsable ; dans la mesure où son action s'inscrit dans le cadre de la bibliothèque et de la discothèque, il nous paraît opportun d'insérer ce service à la suite du dossier qui leur est consacré.

A Grand'Place, parmi les nombreux services proposés au public, il en est un, un peu à l'écart, à découvrir : la galerie de prêt. Installée depuis cinq ans au premier étage de la bibliothèque, qu'elle partage avec la discothèque, elle se présente comme une galerie d'art. Claire, agréable à parcourir, elle offre aux regards des visiteurs, une exposition permanente d'estampes originales d'artistes contemporains (1). Cependant, contrairement à une exposition, on peut ici décrocher l'œuvre qui plaît, intrigue ou interroge et l'emporter chez soi pour prolonger le plaisir de la rencontre ou faire plus ample connaissance ; une

(1) Soit, en 1980, plus de 700 estampes originales contemporaines, acquises par la Ville de Grenoble. Ce fonds s'accroît régulièrement d'une centaine d'estampes par an. Ces estampes originales, toutes signées et numérotées, témoignent des différents courants artistiques qui se sont développés depuis 1945 (abstraction géométrique et lyrique, art cinétique, cobra, art brut, nouvelle figuration, etc.). Le travail d'artistes internationalement connus, tels Adami, Cremonini, Cucco, Monory, est représenté par plus d'une dizaine d'œuvres différentes ; une large place est donnée à la création Rhône-Alpes.

occasion de découvrir un artiste peu connu ou encore "inconnu", une tendance de l'art contemporain et de garder quelque temps, à portée du regard, une œuvre qu'on ne pourrait s'offrir.

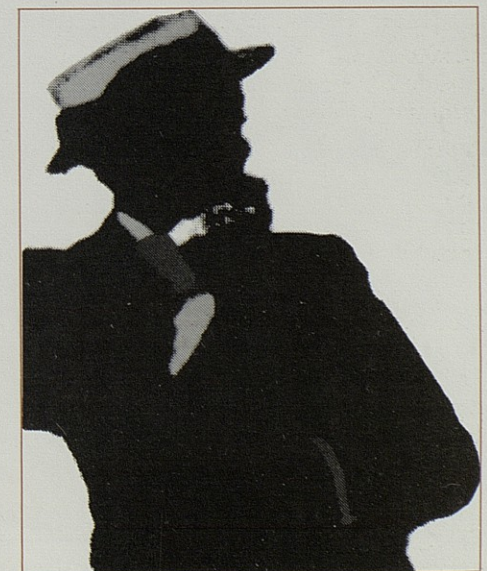
Pourtant si une des fonctions de la Galerie est le prêt, celui-ci s'inscrit dans une vocation plus large qui consiste à mettre en contact des artistes contemporains illustrant des courants divers avec un public encore peu ou pas formé aux tendances de l'art d'aujourd'hui. Les Arts Plastiques font encore figure de "parent pauvre" ; en effet, l'école ou les médias prennent peu (ou pas) en compte "l'éducation" de l'œil, l'éveil de la curiosité ou le développement de la sensibilité. Exceptés les revues spécialisées ou les canaux d'information qui leur sont spécifiques, les Arts Plastiques ne bénéficient pas de supports d'information ou de sensibilisation accessibles au grand public. La galerie de prêt peut être un de ces "relais", favorisant à la fois le contact et une approche plus concrète des œuvres contemporaines souvent boudées ou rejetées parce que difficiles à appréhender.

C'est aussi pour cela que de temps en temps, les murs de la galerie donnent à voir "autre chose", sous forme d'expositions : les achats de l'année (une centaine environ), les œuvres d'un artiste (*Fromanger, Cucco ou Gunsett*), ou de plusieurs à partir d'un thème (*les dessins d'humour, la ville et la nature*), ou d'une technique (*la gravure en taille douce, la sérigraphie*). Ces expositions par la suite peuvent circuler dans les collectivités qui le désirent ; de ces dernières émane une demande importante, puisque la saison dernière, sur 1200 prêts, la moitié environ concernait les collectivités.

Cependant, quelques problèmes restent encore en suspens : le libre accès aux œuvres, malgré certains avantages, évite la "nécessité" de personnel et, de ce fait, supprime le médiateur entre le public et les œuvres exposées ; par voie de conséquence, il est difficile de connaître les emprunteurs, de suivre leur évolution ou de les guider dans leur choix. Par ailleurs, même si le fonds commence à être conséquent puisqu'il comporte près de 700 œuvres, sa gestion n'est pas facile ; compte tenu de la durée du prêt (1 à 3 mois), une œuvre est peu disponible au cours d'une année. ■

M.-F. S.

Pour tous renseignements : Bibliothèque de Grand'Place, Tél. 09.40.54.





5 jours de jazz [★]

Grenoble 16-22 février 1981

Maison de la Culture / Théâtre-S.I.C / Discothèques Municipales / A.G.E.M / Maison de Quartier-Villeneuve